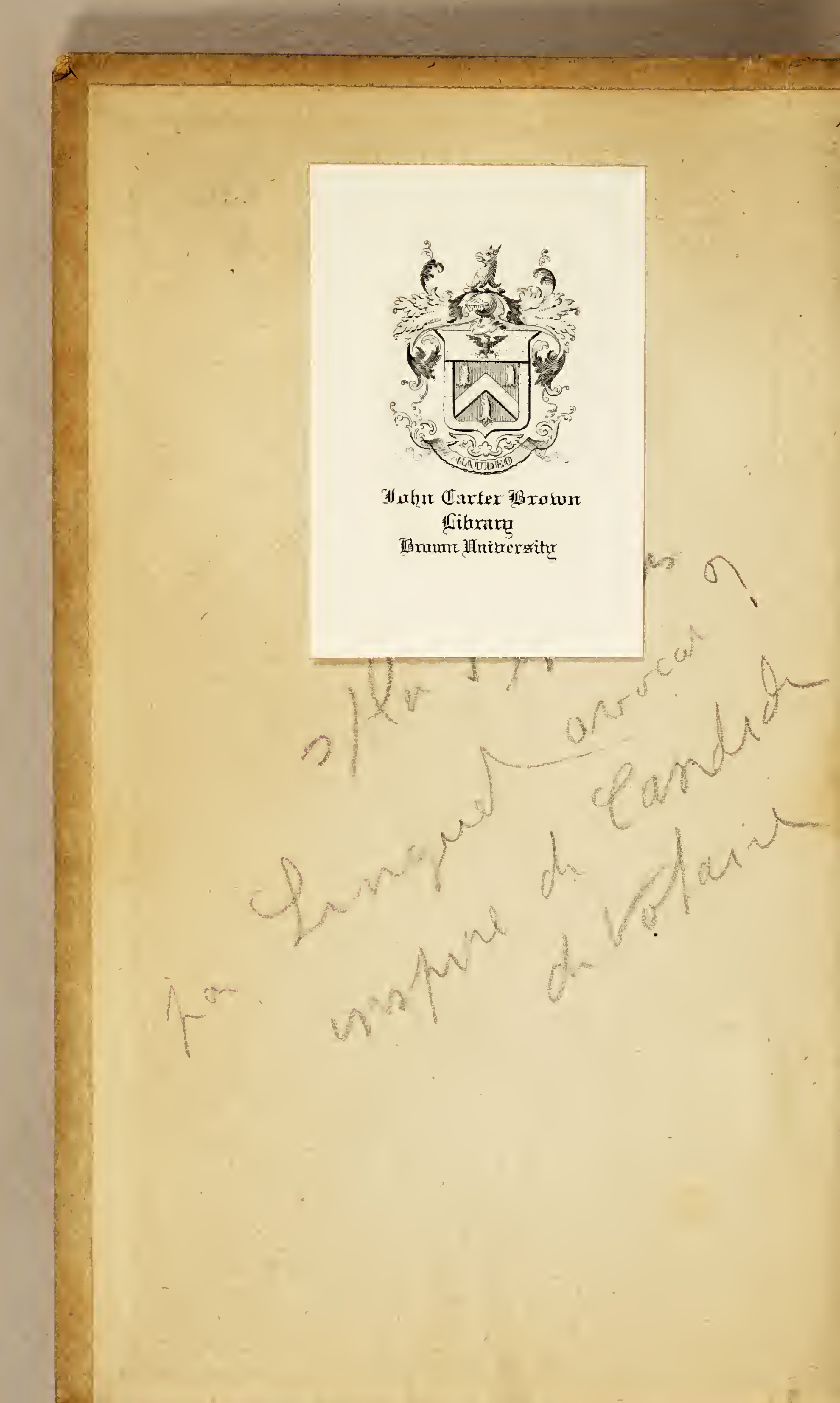

GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University

LA
CACOMONADE.

On a de la peine à pardonner à Fracastor le Poëme qu'il
a composé sur une honteuse maladie, qu'il ne devoit traitter
qu'en Médecin. S'il eut gagné beaucoup d'argent à guerir les
debauchez, on eût pû dire qu'il avoit voulu témoigner sa
gratitude en deployant toute sa verve poëtique sur le mal de
Naples, & on l'auroit peut estre cité lorsque l'occasion se
seroit offerte des paroles de ce Chirurgien qui ayant esté reprié
de ce qu'il se servoit a guerir devant la Statue de Charles 8.
répondit qu'il sçavoit bien ce qu'il faisoit, et qu'il n'y avoit
point de Sainte qu'il eust plus grande obligation qu'en Prince
qui l'avoit enrichi indirectement par la maladie que ses
soldats gagnerent a Naples, Mais Fracastor exerçoit
gratuitement la Médecine.

Extrait d'une lettre de m. de voltaire a M
paulet, du 22 avril a ferney . 1768

vous m'avez convaincu monsieur que
l'Extirpation de la petite verole serait preferable
a L'inoculation. La difficulte Est de pouvoir mettre
une souette au conduc bat. je ne crois pas les
princes de l'Europe portes a faire une ligue
offensive et deffensive contre ce fleau du genre
humain. mais si vous obtenez quelques arrets
contre La petite verole, je vous prierai aussi sans
aucun interest de presenter requete contre sa
soeur.

je ne scais laquelle de ces deux demoiselles
a fait plus de ~~tort~~ mal au genre humain, mais la
soeur me parait cent fois plus absurde que la
C'est un si enorme ridicule dans la nature
d'Empoisoner les sources de la generation que je
ne scais plus ou j'en suis quand je fais l'eloge de
bonne mere. La nature Est tres aimable &
respectable sans doute mais elle a des enfans
bien infames.

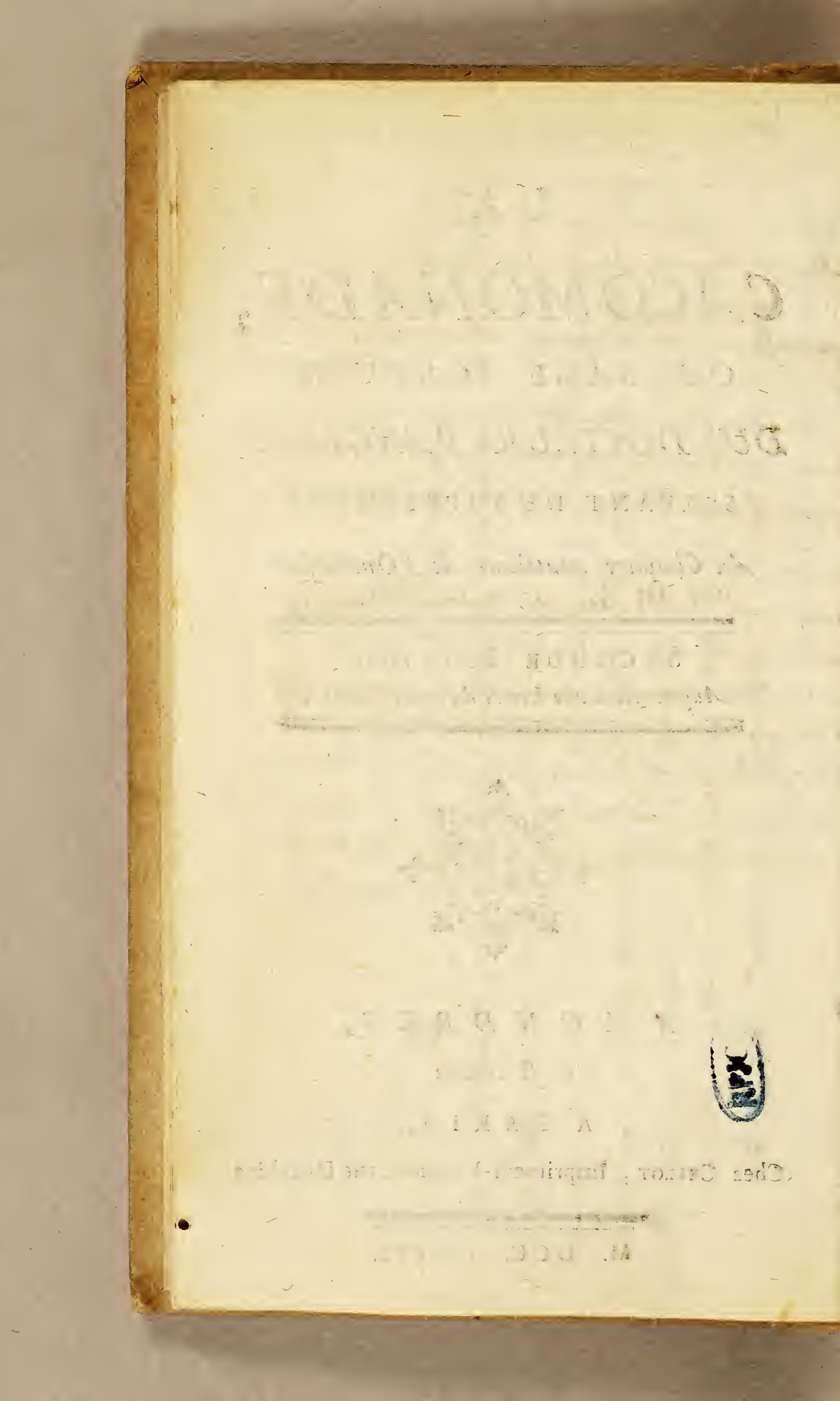
LA
CACOMONADE,
OUVRAGE POSTUME
DU DOCTEUR PANGLOSS,
SERVANT DE SUPPLEMENT
Au Chapitre quatrieme de l'Optimisme.
par M. Linguet avocat Remois

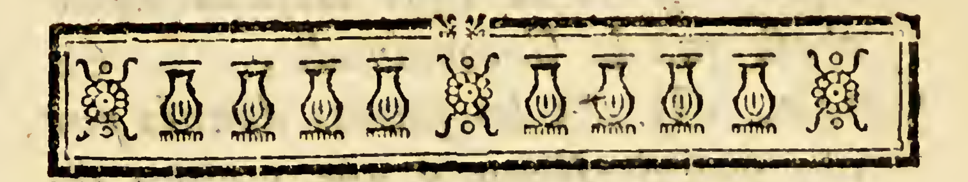
SECONDE EDITION,
Augmentée d'une Lettre du même Auteur.



A LONDRES,
& se trouve
A PARIS,
Chez CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXVII.





TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

LA



AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

IL existe dans le monde deux sœurs fameuses qui y regnent avec empire. On se propose ici de donner l'histoire de l'une des deux. Le lecteur n'aura pas de peine à deviner qui est celle dont on parle, quand il saura que celle dont on ne parle pas, se nomme ordinairement parmi nous *petite vérole*.

Celle-ci a pris les devants en *Europe* de temps immémorial. L'autre ne s'y est établie que bien des siecles après. On peut cependant les croire jumelles, & à peu près de la même an-

cienneté que le monde. Il eſt vraiſemblable qu'à leur naiſſance elles ſe partagerent l'univers en même temps que *Noé*. L'une tourna à droite, l'autre à gauche. Elles allerent avec les fils de ce patriarche s'établir dans les lieux déſerts, qui ne demandaient que des habitans.

La petite prit pour elle le plus grand morceau. Elle s'appropria tout l'ancien continent. L'*Afrique*, l'*Aſie* & l'*Europe* tomberent ſous ſa dépendance. Sa principale occupation fut d'y gâter les figures. Elle s'y appliqua ſur-tout à faire la guerre à la beauté.

L'autre eut d'abord moins d'ambition; elle ſe contenta de régner dans l'Amérique: elle s'y confina avec les ſerpens, les reptiles de toute eſpece qui

désolent cette belle partie du monde ; mais ce ne fut pas sur les visages qu'elle étendit son domaine. Elle attaqua directement ce qui rend la beauté utile ou précieuse.

Elles vécurent ainsi plus de cinq mille ans, isolées chacune dans son département. Ce ne fut qu'au quinzieme siecle qu'il leur prit envie de se rendre visite par la commodité des flottes Espagnoles. Il faut qu'elles n'ayent pas eu lieu de s'en repentir. Depuis ce temps elles paroissent avoir pris le parti de ne plus se quitter. Elles sont convenues de mettre leurs trésors en commun. Elles dominent indistinctement & sans jalousie sur les quatre parties de ce bas monde, *où tout est bien*, comme le démontre une foule d'illustres phi-

losophes. L'accommodement des deux sœurs a fait une augmentation à la masse du bien général; mais il faut avouer qu'il en a résulté quelques maux particuliers.

C'est à les adoucir, à les supprimer même en partie, que l'auteur de cet ouvrage a paru s'appliquer: nous avons cru entrevoir qu'il en indiquait des moyens aussi sûrs que faciles; & l'on en concevra une bonne idée, quand on sçaura que cet auteur est Monsieur le docteur *Panglos*, l'aumônier de Monsieur le Baron de *Tunderthentronch*, & l'Instituteur de *Candide*.

Tout le monde sçait ses aventures; mais personne ne connait ses écrits. On n'ignore pas qu'il a été fouetté, ainsi que son

éleve, & de plus pendu par ordre de l'Inquiſition. Ses malheurs ſont devenus immortels, graces à la plume du célébre M. *Ralph*, ſon confrere en métaphyſique. Mais on ne ſe doutait pas qu'il eût eu la démangeaiſon ou le temps de devenir auteur. C'eſt cependant une vérité inconteſtable. Voici une de ſes productions qui nous a paru digne de fixer les regards du public.

Il eſt difficile d'en aſſigner la date au juſte. Il eſt aſſez probable cependant que le Docteur l'a compoſée pendant ſon ſéjour chez l'Anabatiſte *Jacques* (*a*). Ce fut ſans doute dans cette retraite ſalutaire que M.

(*a*) Voyez Candide ou l'Optimiſme, chap. 4.

Pangloſs s'occupa à méditer ſur la cauſe dont il reſſentait les effets. Il était plein de ſon ſujet, & il s'amuſa à mettre ſur le papier les réflexions frappantes que lui ſuggéroit ſon état. Il y perdit, comme on ſçait, un œil & une oreille. Mais il conſerva ſon manuſcrit, & cette piéce précieuſe a depuis échappé à toutes les traverſes qui ont agité la vie de ce grand philoſophe.

Elles ne ſe ſont pas bornées, comme on pourroit penſer, à l'époque qui termine l'hiſtoire de M. *Ralph*. L'aſſociation laborieuſe que le beſoin avait formée entre tous les compagnons de *Candide*, dura peu. La prudente *vieille* était le lien de la compagnie : elle mourut, & l'établiſſement auquel ſa sageſſe

avoit tant contribué, s'évanouit avec elle.

Cunegonde, privée de ſes conſeils, ne fit plus que des ſotiſes. Elle finit par s'embarquer avec un corſaire qui alloit croiſer ſur la Méditérannée, à la hauteur de *Barcelonne*. Bientôt après *Candide* s'éclipſa, accompagné du ſeul *Martin*, moins ſans doute pour aller chercher ſa femme, que pour ſe diſtraire du chagrin de l'avoir épouſée.

Frere *Giroflée* s'étoit fait Janiſſaire quelque temps auparavant. *Panglofs* partit avec *Paquette*, dans le deſſein de ſuivre ſon éleve & de le conſoler, s'il pouvoit le rejoindre. La petite métairie reſta en propriété au ſeul *Cacambo*, qui depuis, ſur le rapport du Caïmacan de Conſtantinople, a été fait Viſir du

Banc, & que cette dignité n'a pas empêché de ſe retrouver, comme ſes maîtres, expoſé à de nouvelles infortunes.

Le Docteur & ſa compagne avoient pris une ſaïque pour les conduire à *Smirne*, où ils comptaient trouver quelques vaiſſeaux pour revenir en *Europe*, dans l'eſpérance que *Candide* auroit choiſi cette route. Malheureuſement, ſur les bords de la *Propontide*, *Paquete* avoit recouvré de l'embonpoint & des couleurs. Elle attira l'attention du patron. Ce Muſulman fidele lui trouva la blancheur du lys & la fraîcheur de la roſe. Il la prit pour une Circaſſienne échappée de quelque ſerrail. Il eut du regret de contribuer à remettre tant de charmes à la diſcrétion des incirconcis. Au lieu de la

débarquer à Smirne, il la transporta en Egypte, où il la vendit mille ſequins au Bacha du Caire.

Pangloſs, par un déguiſement fort ingénieux, & tout-à-fait digne de l'école de *Leibnitz*, trouva moyen de l'enlever. Ils parcoururent depuis toute l'Aſie. Ils furent conduits par l'enchaînement des circonſtances, juſqu'à la Chine, où ils retrouverent le frere de Cunegonde, M. le Baron de Thunderthentronck, toujours fier, toujours Jéſuite, & exerçant des arts utiles, comme on verra dans le cours de cet ouvrage. Enfin, après une infinité de nouvelles courſes, & de ſéparations plus ou moins fâcheuſes, ils ſe rejoignirent à Paris. *Paquette* s'y donna un nom Indien. Avec

cette reſſource, & la curioſité qu'elle inſpirait, elle fit en peu de temps fortune, quoique les voyages l'euſſent un peu brunie.

Elle n'oublia pas dans ſa proſpérité M. *Pangloſſ.* Elle le ſoutint juſqu'à ſa mort, qui arriva le 11 décembre de l'année derniere. Il avait aſſez rapidement appris le français, & traduit lui-même en cette langue l'ouvrage que nous publions. Il l'avoit dédié, comme on va le voir, à ſa bienfaictrice, qui nous en a remis le manuſcrit.

On a trouvé dans ſes papiers beaucoup d'autres mémoires en aſſez bon ordre. Ils contiennent tous ſes voyages depuis ſon départ de Conſtantinople. Mademoiſelle *Paquette* a pris ſoin elle-même de les faire paſſer par des mains ſûres à M. *Ralph*; & nous

ſçavons, à n'en pas douter, que ce ſavant s'occupe en conſéquence à compoſer une ſeconde partie de l'Optimiſme, qui ne tardera pas à voir le jour. Nous profitons volontiers de cette occaſion pour déſabuſer le Public à ce ſujet. On a mis à la tête de quelques éditions furtives de l'Optimiſme, que M. *Ralph* étoit mort. On a été juſqu'à citer le lieu & l'année de cet accident arrivé, dit-on, à Minden, l'an de grace 1759.

Ce ſont aſſurément les ennemis de M. le Docteur qui ont fait courir ce bruit. Ils ont ſuppoſé qu'il avoit fini ſes jours ſur un champ de bataille, ſans doute pour inſinuer qu'il étoit mort de peur. Cette nouvelle eſt fauſſe. L'immortel M. *Ralph* eſt encore plein de vie, en dépit

de ſes envieux. La publication de la ſeconde partie de ſon ouvrage en ſera la preuve. Il n'attend, pour la faire paroître, que les cartes géographiques dont il veut l'accompagner. C'eſt une précaution qu'il regrette beaucoup de n'avoir pas priſe pour la premiere partie.

Le Public va juger du mérite du Docteur *Pangloſs*, en qualité d'Ecrivain. Nous ne doutons pas que cet Ouvrage ne ſoit trouvé digne de ſa réputation. Nous n'avons été alarmés d'abord que par le ſujet. M. *Ralph* a articulé ſans ſcrupule le nom du fruit qu'avait tiré ſon héros de ſes leçons de Phyſique expérimentale. Mais quand celui-ci eut lui-même acquis une parfaite connoiſſance du français, quand il eut vu de près les bizarreries

& la fausse délicatesse de cette langue, il n'osa jamais prendre sur lui, à ce qu'on nous a assuré, de hazarder la même licence que son historien. Il chercha des circonlocutions, & donna à son livre le titre honnête que nous lui avons conservé.

On peut imaginer que cette condescendance n'a pas laissé de lui coûter. Nous en avons trouvé des preuves dans ses papiers. Il avoit même commencé, contre cette prétendue délicatesse du français, un traité auquel nous regrettons fort qu'il n'ait pas pu mettre la derniere main. M. le Docteur s'y élevait avec une vigueur digne de lui, contre cette ridicule bienséance, qui attache la politesse aux mots, plutôt qu'aux choses, qui s'effarouche des expressions, & non

pas des idées. Il témoignait vivement sa surprise, sur ce que les honnêtes gens n'osent en Europe désigner par son nom propre, une cause dont ils sont tous les jours à la veille d'éprouver les effets. Il parlait sur cette matiere en philosophe plein d'expérience, & en Léibnitien consommé.

Nous remarquerons cependant, pour la justification des Français, qu'ils ne sont pas seuls à se piquer de ce scrupule déraisonnable. Les Italiens ont à peu près la même foiblesse : ils nomment la grosse sœur de la petite vérole *mal Francese*, quoique certainement elle ne soit compatriote ni de la Seine, ni de la Garonne. Elle suit souvent, il est vrai, le cours de ces deux rivieres, & se plaît par-

ticulierement avec les nimphes qui en embelliſſent les bords : mais enfin elle n'y eſt pas née, & la périphraſe Italienne n'eſt ni juſte en elle-même, ni polie relativement aux peuples du voiſinage.

Les Eſpagnols devraient être plus familiariſés avec le mot & la choſe : cependant ils en écartent l'idée autant qu'ils le peuvent. Ils lui donnent le titre poli de *purgation*. De ſorte que quand on dit par-delà les Pyrénées que *el ſenor marqués*, *el ſenor conde*, *el ſenor duque tiene las purgationes*, cela ne ſignifie pas que ces Meſſieurs ont pris médecine, mais qu'ils en ont grand beſoin. Cette petite ſupercherie de la langue eſt plus pardonnable que celle dont on fait uſage dans le pays du Véſuve.

Au reste, cette petitesse absurde n'est pas chez tous ces peuples la suite d'un préjugé vague dont on n'ait jamais essayé de rendre raison. De grands écrivains ont travaillé à l'établir, & même à le justifier. On peut citer à ce sujet le célebre M. *l'Abbé Desfontaines*, dans sa soixante-unieme lettre des *Observations sur les écrits modernes.*

Monsieur l'Abbé examine soigneusement, & en critique éclairé, comme il l'était, d'où vient la prétendue chasteté de nos langues modernes. « Ce » sont, dit il, le christianisme » & la morale des Européens, » qui les rendent si scrupuleux » dans leurs paroles ; au lieu » que le Grec & le Latin ayant » été parlés par des peuples

» païens , ſont beaucoup plus
» libres ».

Nous en demandons bien pardon à M. l'Abbé : mais nous ne ſommes pas de ſon avis ; & qui plus eſt , nous avons de très-bonnes raiſons pour n'en pas être.

La premiere eſt l'autorité de M. *Pangloſs* , qui ſe déclare ouvertement pour l'opinion contraire , comme on le verra par le recueil de ſes opuſcules , ſi jamais on y publie le fragment dont nous venons de parler. La ſeconde, c'eſt que la morale des païens n'était pas plus relâchée que la nôtre. Les véritables idées de pudeur & d'honnêteté ſe trouvent auſſi bien développées dans leurs bons écrits, que chez nos caſuiſtes.

D'ailleurs , la morale & la

religion n'ont d'influence que sur nos actions. Il est certain que le langage n'est pas de leur ressort, ou du moins elles n'y font aucune attention. Dieu lui-même, comme on sait, n'a pas dédaigné d'emprunter l'idiome hébraïque : c'est pourtant de toutes les langues la plus obscene, c'est-à-dire la plus simple dans ses idées, & la plus naïve dans ses expressions.

Le Journaliste ne songe pas que les Peres des deux Eglises étaient inspirés par l'Esprit-Saint, & au moins aussi bien instruits que nous de la morale chrétienne. Ils se sont pourtant permis des détails que l'afféterie de notre langue fait paraître impurs quand on les traduit, au lieu qu'en eux-mêmes ils ne sont que naturels. La vertu dans

leurs écrits ſe montre quelquefois avec des armes, qui feraient rougir le vice dans les nôtres. Les bourgeois de Paris, qui ſe font imprimer, oſeront-ils par cette raiſon ſe croire ſupérieurs à ces grands hommes ?

Gardons-nous de mépriſer la groſſiereté apparente des anciens, & même des païens. Nous avons un culte plus ſaint : mais nos mœurs n'en ſont pas plus chaſtes. N'ayons pas le ſot orgueil de croire que ce ſoit la ſublimité de nos dogmes, qui mette des entraves à la liberté de nos diſcours. Il ſerait bien étonnant que la morale eût aſſez de force pour épurer le langage, & qu'elle ne pût rien ſur les mœurs : que la religion réuſsît à proſcrire le véritable nom de l'héroïne de M. *Pangloſs*, &

qu'elle ne mît point d'obſtacles à ſes progrès.

Loin que la modeſtie des jargons Européens ſoit le fruit d'une véritable modeſtie, elle eſt la preuve d'une corruption profonde. On ménage les oreilles, quand on n'a plus autre choſe à ménager. Les ſaints Peres, qui n'auroient pas craint la divinité dont nous publions l'hiſtoire, ſe ſeraient permis d'en parler ſans détour & ſans embarras. Nos gens du monde qui ſont preſque perpétuellement ſoumis à ſon empire, tremblent de l'entendre nommer. C'eſt ainſi que les Siamois n'oſent pas même prononcer le nom du Deſpote qui les gouverne avec l'empire le plus abſolu.

Il faut pourtant, quand on

écrit pour eux, avoir des égards pour cette impertinente délicateſſe. Il faut couvrir d'un voile tranſparent un objet dont ils redoutent la nudité. Il faut ſe contenter d'indiquer, par un nom emblématique, la puiſſance formidable dont on va lire les exploits. C'eſt cette néceſſité qui a fait imaginer à M. le Docteur l'expreſſion myſtérieuſe de *Cacomonade.*

On y reconnait le zele du Précepteur de *Candide*, pour la doctrine du plus profond Métaphyſicien de l'Allemagne. Le mot ſeul de *monade* rappelle la gloire de ſon inventeur, & la ſoumiſſion de ſes Diſciples. Si le défunt amant de Mademoiſelle *Paquette* a imaginé d'y joindre l'épithete de *caco*, qui vient, comme on voit, du grec

κακος, qui signifie *méchant*, *incommode*, c'est une marque de la subtilité de son esprit, & de la rectitude de son jugement. En effet, de toutes les *monades* de Leibnitz, il n'y en a point de plus fâcheuse que celle-ci, & l'épithete est, sans difficulté, d'une justesse admirable.

N. B. On a ajouté à cette seconde édition une Lettre qui s'est aussi trouvée dans les papiers de M. le Docteur, & qui roule sur le même sujet. Comme elle se trouve également remplie des mêmes vues d'humanité & de bienfaisance, nous n'avons pas cru devoir en priver le Public.



LA
CACOMONADE.

ÉPITRE

A Mademoiſelle Thérèſe - Julie Clémentine PAQUETTE.

VOUS l'exigez donc, Mademoiſelle : il faut abſolument que je vous immortaliſe. Vous voulez que ma reconnaiſſance faſſe paſſer votre nom à la poſtérité. Vous avez trouvé dans un gros livre de philoſophie, imprimé de nos jours, que les Phrinés, les Aſpaſies, valaient bien les Socrates & les Platons. Ce propos galant vous a enflé le courage avec juſtice.

Aſpaſie n'était probablement pas ſi belle que vous. Phriné avait moins de graces & d'adreſſe. Vous tournez les têtes à Paris, comme elles le feſaient à Athènes ou à Thèbes. Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous croyez héritiere de ces beautés célebres. Vous voulez ſuccéder à leur gloire comme à leurs talens, à leur réputation comme à leurs ſuccès.

L'une donnait, comme on ſait, des leçons d'éloquence aux philoſophes de ſon tems. Elle leur apprenait à manier délicatement les eſprits. Le fameux maître d'Alcibiade étudia ſous elle. Il ne rougiſſait pas d'avouer combien il lui avait d'obligations. C'eſt d'elle que Socrate recevait les préceptes admirables, qu'il avait ſoin d'inculquer enſuite à ſon jeune diſciple.

L'autre voulait que ſes amans, en ſe préſentant, lui remiſſent entre les mains une pierre bien dure. C'étoit là le ſignal auquel ſa porte s'ouvrait. Elle en conſervait même, dit-on, ſoigneuſement les modeles. De cet amas

amas prodigieux elle fit bâtir, pour l'amusement de sa vieillesse, une pyramide fort élevée ; & les voyageurs ont mis, avec raison, ce monument au rang des sept merveilles du monde.

Pour vous, Mademoiselle, vous n'enseignez point par des paroles à surprendre les cœurs. Si vous donnez des leçons de ce grand art, c'est à vos compagnes, & par des exemples. Vous n'exigez pas tout-à-fait une pierre de ceux qui recherchent vos faveurs. Ce n'est pas peut-être que vous soyez moins curieuse qu'une autre de pyramides, ni moins propre à les faire élever ; mais les usages & le climat sont différens en France & dans la Grece.

L'Attique, la Béotie, étaient des pays arides & stériles. Les pierres y croissaient abondamment. Une jolie femme n'avait qu'à avancer la main pour en trouver. Les marbres, si l'on peut ainsi parler, s'élançoient d'eux-mêmes à sa rencontre.

Sur une terre plus heureuse, vous n'avez pas les mêmes ressources. Les

pierres s'éclairciſſent tous les jours dans Paris & aux environs. La grande conſommation qui s'en fait journellement dans les palais de cette capitale, en anéantit l'eſpece. Si l'on n'y en tranſportait pas de tems en tems quelques-unes du fond des provinces, il eſt à croire que cette ville s'en trouverait bientôt entierement dépourvue.

Vous vous conformez ſagement, Mademoiſelle, aux loix générales & indiſpenſables de la nature. Au lieu de vous opiniâtrer à combattre ſa faibleſſe, vous ne vous occupez que de ce qui peut vous en dédommager. Vous tenez les hommes quittes de la pierre, pourvu qu'ils la remplacent par beaucoup d'or.

Vous vous arrangez d'ailleurs de façon à n'y rien perdre. On ſait quel art vous mettez dans la combinaiſon des hommages que l'on vous offre. Perſonne n'ignore avec quelle intelligence vous en aſſortiſſez les différentes eſpeces. Vous imitez les cabaretiers adroits, qui, de pluſieurs

vins médiocres, compoſent une liqueur excellente.

Vous coupez la faibleſſe d'un Pariſien avec la fermeté d'un Provençal, & la fadeur d'un habitant du marais avec la ſeve d'un Bourguignon. Vous mariez la mouſſe pétillante de la Champagne avec la chaleur de l'Amérique, & l'épaiſſeur de l'Allemagne avec la fineſſe de l'Italie. Corrigeant ainſi les défauts de chaque nation par le mêlange des vertus oppoſées, remédiant à l'inſipidité des unes par le piquant des autres, vous réuſſiſſez à vous faire une ſuite de vie très-agréable, à vous procurer une continuité de plaiſirs non interrompus.

Votre modeſtie veut bien épargner à la poſtérité les monumens de vos triomphes : mais s'il falloit calculer le nombre de ceux que vous auriez pu laiſſer, je crois que toutes les Phrinès de l'antiquité ne ſongeraient pas à vous rien diſputer. Voilà beaucoup de raiſons pour vous croire au-deſſus des Socrates anciens & modernes.

Cependant, il faut l'avouer, tant

de gloire eſt un peu balancée par des inconvéniens qui la déparent. Vous voyez arriver chez vous avec plaiſir les tréſors que l'avarice arrache dans les montagnes du nouveau Monde, & que la folie diſperſe ſur les ſophas de l'Europe. Vous ouvrez, comme Danaé, votre ſein à cette pluie précieuſe, dont vous connoiſſez ſi bien la valeur & l'utilité.

Malheureuſement elle fait ſouvent germer dans l'ancien continent certaines perfections que la nature n'avait deſtinées qu'au nouveau. Le Génois Chriſtophe Colombo nous en apporta précieuſement le germe en 1493, avec l'or de Saint-Domingue. Depuis ce tems elles ont pullulé avec une facilité admirable, & nous le ſavons bien.

De deux ſœurs qui portent à peu près le même nom, la cadette ſemble avoir fait le plus de progrès. Elle ne ceſſe, depuis près de deux ſiecles, de travailler à étendre ſa domination. C'eſt ſur-tout par ſa prodigalité qu'elle y a réuſſi. Elle a, comme les conqué-

rans politiques, beaucoup gagné de terrein, en ne ménageant pas ses présens.

Ce n'est pas qu'on en soit extrêmement avide dans le fond. Il y a peu de personnes disposées à les rechercher volontairement; mais elle y joint, en les offrant, un attrait si séducteur, que les cœurs les plus défians ont peine quelquefois à s'en préserver. On les accepte, sans presque s'en appercevoir; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, lorsqu'on vient à s'en trouver chargé, on n'est pas toujours le maître de s'en défaire.

On ne s'en débarrasse pas, même en les fesant circuler. Ils ont la faculté de se multiplier, sans affaiblir la source qui les produit. C'est ainsi qu'une bougie allumée peut servir à en allumer mille autres, sans rien perdre de son éclat, & du feu qui la dévore.

C'est là sans doute, Mademoiselle, une terrible infortune. Vous voudriez bien qu'on pût y remédier. Je le desire aussi de tout mon cœur. Cherchons-

en enſemble les moyens. Je conſens volontiers à vous en faire les honneurs.

Les courtiſannes Grecques ſe ſont diſtinguées, l'une par les charmes de ſon eſprit, l'autre par les agrémens de ſa danſe, une autre par ceux de ſa figure. Pour vous, je veux que votre mémoire devienne éternelle par des ſervices rendus à l'humanité. On connaît aſſez votre complaiſance pour elle. On ne ſera pas ſurpris que vous ayez choiſi ce chemin pour parvenir à la gloire.

On en parle tant de cette humanité ! La philoſophie de nos jours lui donne un ſi heau luſtre ! Vous la voyez ſe développer avec tant d'éclat depuis Stokolm juſqu'à Lisbonne, depuis les frontieres du Mogol juſqu'à Londres ! Nous venons de nous battre avec toute la politeſſe & la douceur poſſibles, pendant ſept années complettes. Dans cet intervalle, il n'y a guere eu qu'un million d'hommes coupés, percés, rôtis, écraſés dans les batailles ſur terre ou ſur mer.

Les maladies, les fatigues, les hôpitaux, n'en ont pas emporté plus de deux millions. Depuis Berlin ſur la Sprée, juſqu'à Villa-Veilha, ſur les bords du Tage, on ne compte pas tout-à-fait vingt mille lieues quarrées, ravagées en tout ſens avec quinze ou vingt millions de créatures à deux pieds ſans plumes, réduites par des héros à la miſere & au déſeſpoir.

Nos recherches ne pouvaient paroître dans un tems où l'humanité eût fait plus de progrès. Il n'était pas poſſible de leur choiſir des circonſtances plus favorables. Hâtons-nous donc de les publier : n'attendons pas le retour de la barbarie. A juger de ſes fureurs contre le genre humain, par l'état où il ſe trouve dans un ſiecle de lumieres & de philoſophie, nous courrions riſque de ne plus trouver ſur la terre d'hommes pour nous entendre.

Pardonnez, Mademoiſelle, ſi je ne m'adreſſe plus à vous dans le reſte de cet ouvrage. C'eſt à vous que je le dédie ; mais je le conſacre à l'hu-

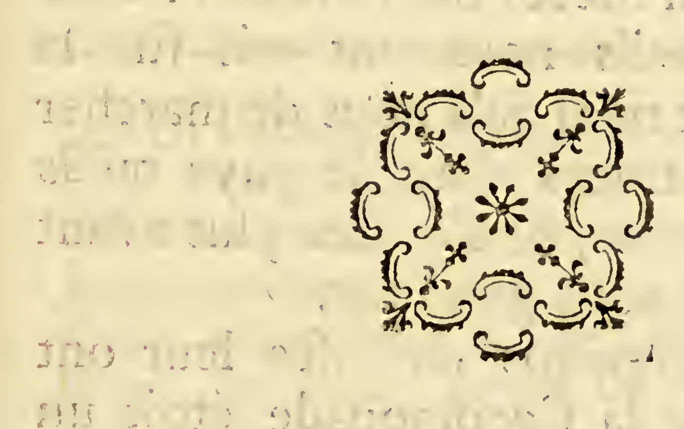
manité. Il s'agit d'inſtruire les peuples, & de guérir les erreurs des hommes. Il eſt queſtion d'épurer le culte de Vénus, de chaſſer l'air dangereux qui remplit ſes temples, de purifier juſqu'à ſes autels.

En traitant des expiations néceſſaires pour y parvenir, je ne parlerai plus de vous; mais j'y penſerai ſans ceſſe. Je ſemblerai perdre vos charmes de vue; mais le ſujet m'y ramenera toujours aſſez.

Je vais examiner ſoigneuſement par quels moyens on pourroit parvenir à détruire la puiſſance de l'ennemie dont nous nous plaignons. Il ne ſera pas mal de dire auparavant quelques mots de ſa nature & de ſa naiſſance. Il faudra remonter à ſon origine, & en donner l'hiſtoire en abrégé. C'eſt un événement dont les médailles ſubſiſtent; mais l'époque en paraît obſcure. Il ſeroit bien utile, bien glorieux de réuſſir à la fixer.

Au reſte, vous ne ſerez ni ſurpriſe, ni effrayée du nom de *Cacomonade*, dont je me ſuis ſervi pour traveſtir

cette ennemie cruelle, que je n'aurais osé nommer autrement. Ce mot est tout grec, à la vérité ; mais la chose qu'il désigne est toute française, & même est assez faite aujourd'hui pour la bonne compagnie. D'ailleurs vous êtes familiarisée avec le langage de Leibnits. Je vous ai enseigné ce que c'était qu'une Monade, dans le sens de cet homme incomparable. De votre côté, c'est vous qui m'avez appris à allonger ce nom par l'épithete de *Caco*, que je n'aurois jamais inventée sans vous. Vous m'entendrez donc sans difficulté, & je vais entrer en matiere sans inquiétude.





CHAPITRE PREMIER.

De la nature de la Cacomonade.

Ce sont deux grandes & ſublimes queſtions que ces deux-ci. Qu'eſt-ce que la Cacomonade ? D'où vient la Cacomonade ? Il y a long-tems que d'illuſtres ſavans en ont ſenti la profondeur & l'utilité. Ils ſe ſont appliqués à les réſoudre. Leurs travaux n'ont peut-être pas encore été ſuivis d'un ſuccès bien brillant : mais du moins ils nous ont mis ſur la voie. Il ne tient qu'à nous de marcher ſur leurs traces dans le pays qu'ils ont parcouru, & d'y aller plus avant qu'eux, ſi nous pouvons.

Des réflexions ſérieuſes leur ont appris que la Cacomonade étoit un *poiſon* (*a*). On n'eſt pas tout-à-fait

(*a*) [*Note des libraires.*] Le manuſcrit porte un terme plus énergique. C'eſt celui

d'accord ſur le ſens de ce mot ainſi appliqué. Mais quand on ne ſaurait avoir des idées claires, c'eſt beaucoup en toute eſpece de ſcience, que de trouver un terme qui ne ſignifie rien. On en a moins de peine à le faire cadrer avec tous les ſyſtêmes poſſibles. La Cacomonade eſt donc un *poiſon*.

De plus, ce poiſon eſt phlogiſtique, corroſif, coagulant & fixe (*a*). Il eſt phlogiſtique, parce qu'il cauſe des inflammations. En qualité de corroſif, il attaque la peau, & y fait naître des ſolutions de continuité. Comme coagulant, il arrête le cours des humeurs

---

qui eſt vraiment uſité parmi les maîtres de l'art. Nous le plaçons ici en cachette, & en diſperſant ſes membres de façon qu'on puiſſe le méconnoître, ſi l'on veut, V. I. R. U. S. Ceux ou celles qui ne voudront pas y jetter les yeux, ſeront les maîtres de le paſſer : ceux au contraire qui l'enviſageront ſans effroi, pourront le reſtituer par-tout à la place de poiſon.

(*a*) Voyez le ſavant traité de M. A..... *de morbis venereis*.

que la nature avait deſtinées à circuler en liberté. Enfin, c'eſt parce qu'il eſt fixe, qu'on a de la peine à le chaſſer. Voilà toute la théorie de la Cacomonade, développée par un de ſes meilleurs hiſtoriens. Elle eſt, comme on voit, claire, nette, intelligible.

Les charlatans ſe ſont mêlés quelquefois d'en donner une autre. Il en parut, par exemple, un célebre à Paris en 1727. Il prétendait que toutes les infirmités humaines, & celle qui nous occupe, comme les autres, étaient produites par de petits animaux qui s'introduiſaient dans le ſang. Suivant ſon ſyſtême, ce qu'on appelle remede, était un composé d'autres petits animaux, ennemis irréconciliables des premiers. Ceux-ci donnaient vigoureuſement la chaſſe à leurs adverſaires.

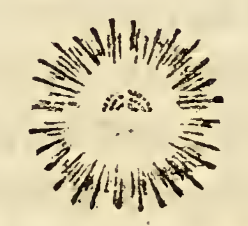
Ainſi le corps d'un malade était un champ de bataille. Il s'y feſoit des prodiges de valeur. La fievre y conduiſait ſes eſcadrons légers; la Cacomonade, ſon infanterie coagulante. On voyait bientôt arriver la Faculté

pesamment armée, avec des bataillons de quinquina ou de vif-argent. Elle développait successivement les différens corps de cette milice redoutable. On combattait long-tems avec vivacité, jusqu'à ce que les animalcules du quinquina l'emportassent sur ceux de la fievre, ou que les mites corrosives fussent chassées par les insectes métalliques, à moins que le champ de bataille, accablé par tant d'efforts, ne s'abysmât lui-même en terre, engloutissant avec lui les vainqueurs & les vaincus ; ce qui arrivait le plus souvent.

Si cette idée n'était pas vraie, elle était du moins réjouissante. Mais la gravité des docteurs-régens l'a proscrite. Fâchés de se voir réduits par elle à n'être plus que les colonels d'un régiment de rhubarbe ou de sené, ils ont fait main basse sur toutes ces petites armées qu'on leur donnoit à conduire. Ils ont mieux aimé rester chefs de quelques corpuscules aveugles, que de commander à des légions nombreuses & animées. Ils ont

choisi de remettre au hasard l'harmonie dans les humeurs, avec des instrumens tout matériels, plutôt que de l'y ramener en bon ordre, escortée de troupes actives & bien disciplinées. N'est-ce pas là préférer, comme on le leur reproche, l'inaction au mouvement, & la mort à la vie?

On ne peut trop regretter ce systême : il aurait donné lieu aux hypotheses les plus amusantes. La métaphysique, la physique, la philosophie, la médecine, en fournissent de plus absurdes, mais non pas de plus agréables. Il faut bien pourtant se consoler de sa perte. Il faut s'en tenir, avec une foule de grands hommes, à savoir que la Cacomonade est un poison corrosif, coagulant, phlogistique & fixe.



CHAPITRE II.

Du principe de la Cacomonade.

NOUS ne ſommes pas auſſi bien inſtruits ſur l'origine de la Cacomonade, que ſur ſa nature. Nous connaiſſons l'effet mieux que la cauſe. Il eſt certain que le premier ne réſulte aujourd'hui que de la communication avec une perſonne imprudente ou malheureuſe. Nous n'en apportons point le germe en naiſſant. La nature ne nous a donné que la propriété de le recevoir.

Il faut bien pourtant qu'il ſe ſoit une fois produit de lui-même dans le premier homme qui s'en eſt trouvé ſaiſi. Dieu ſans doute, en créant Adam, ne l'en a pas gratifié de ſa main. L'Être ſuprême, en le formant pour la génération, lui en remit les organes auſſi ſains, auſſi parfaits que ſa compagne pouvait le deſirer.

Si depuis il y eſt arrivé de l'altération, c'eſt vraiſemblablement quelque malheureux individu de ſa poſtérité qui en aura eu les prémices. Mais quelle peut avoir été la cauſe de ce développement ſingulier ? Eſt-ce l'air ? Sont-ce les alimens, ou l'abus du plaiſir ?

Le climat des lieux qu'on regarde comme la patrie de la Cacomonade, n'eſt pas plus mal-ſain que celui des contrées où elle ne s'eſt gliſſée qu'à l'aide des hommes. Leurs productions, loin d'être dangereuſes, ſont pour nous une reſſource ſûre dans bien des maladies. Quant au libertinage, il ne naît guere que du luxe & de l'opulence. Or ces deux fléaux de notre eſpece étaient certainement ignorés dans le pays où nous avons été chercher le fléau qui les ſuit ſouvent, & les punit dans le nôtre.

Ces trois cauſes ſont pourtant les ſeules qui puiſſent avoir influé ſur ſa naiſſance. Chacune d'elles a trouvé de zélés défenſeurs. Les uns ont dit que l'air ſeul avait ſuffi pour produire

dans l'iſle Hiſpaniola le venin qui attaque aujourd'hui la génération partout ailleurs. Mais il eſt clair qu'ils ſe ſont trompés.

Depuis deux cents ans & plus, l'expérience prouve qu'à Saint-Domingue ce fruit ne ſe recueille & ne ſe ſeme pas autrement qu'en France. Il y croît, comme ici, au milieu du plaiſir. On y conſerve un ſang libre & pur, tant qu'on ſe contente de reſpirer l'air frais. S'il avait pourtant quelque qualité contagieuſe, elle ſe ferait ſentir depuis la conquête aux Européens, ainſi qu'aux naturels du pays. C'eſt ce qui ne ſe voit pas. Ce ſyſtême n'eſt donc pas recevable.

D'autres ont prétendu que cette propriété était ſpécialement attribuée aux antropophages, à cauſe de leurs alimens, comme ſi la chair humaine étoit par elle-même un poiſon. Les peuples qui ſont ou qui fourniſſent de ces feſtins peu polis, ſont bien plus rares qu'on ne l'imagine. Leur façon de vivre doit d'ailleurs les rendre très-robuſtes, & par conſé-

quent très-ſains. Il eſt donc abſurde de penſer que leur chair, en paſſant par l'eſtomach de leurs ennemis, puiſſe y prendre la vertu de les empoiſonner.

Ce ſerait une vengeance aſſez permiſe : mais on ne ſe venge point, quand on a été mis à la broche. Pour que le gigot d'un Caraïbe ait pu occaſionner de longs remords aux honnêtes gens qui s'en régalaient, il aurait fallu que les parties voiſines n'euſſent pas été en bon état ; ce qui, comme on voit, ne réſoud pas la difficulté.

Un habile médecin, dans un gros livre ſur ces matieres, a embraſſé le troiſieme ſyſtême. C'eſt, ſuivant lui, l'excès des plaiſirs dans les pays chauds, & le peu de choix dans les momens propres à les goûter, qui ont introduit la Cacomonade ſur la terre. Il raconte à ce ſujet des particularités fort curieuſes.

« Les femmes au royaume de » Melinde, dit-il d'après Tavernier, » ſont ſi dangereuſes une fois par

» mois, que ſi un Européen a le
» malheur de s'arrêter à l'endroit
» où l'une d'elles aurait *piſſé* dans ce
» tems fatal, il en attrape la fievre,
» des maux de tête, & quelquefois
» la peſte ». J'avoue qu'en liſant ce
paſſage, j'ai fait des ſouhaits ardens
pour qu'il ne prît jamais à une femme
de Mélinde envie de s'arrêter ſous
ma fenêtre.

Heureuſement M. A. même en
citant ce trait, avoue qu'il ne convient
pas à nos climats; mais il n'en
perſiſte pas moins à croire qu'il doit
y avoir une relation très-intime entre
l'origine de la Cacomonade, & l'influence
peſtilentielle de ces beautés
baſannées du Zanguebar. Il s'obſtine
à ſoutenir que celle-ci a été la raiſon
ſuffiſante de l'autre. On peut voir
dans ſon ouvrage même avec quelle
force & quelle juſteſſe il en raiſonne.

Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt
qu'en feſant de pareils ſyſtêmes, on
parvient à chaſſer la Cacomonade;
comme ſi les mots barbares avec
leſquels on la définit, ſignifiaient des

vérités lumineuſes & inconteſtables.

C'eſt ainſi qu'on calcule les éclipſes, en regardant les planettes comme de petites parcelles échappées du ſoleil, quand, au tems de la création, il fut froiſſé par une groſſe comete. C'eſt ainſi qu'on profite de la bouſſole, en expliquant les déclinaiſons de ſon aiguille par un tourbillon magnetique qui l'enfile par un bout. C'eſt ainſi qu'on ne laiſſe pas que de digérer & de faire un bon chyle, en diſputant pour ſçavoir s'il eſt produit par diſſolution, ou par fermentation, ou par trituration.

Nous avons beau faire, il faut l'avouër, les progrès même de l'eſprit humain en tout genre, en marquent les bornes. C'eſt une vérité au-deſſus des diſputes ; mais quoiqu'elle ſoit évidente, il ne faut pas laiſſer, tout en la méditant, de conſulter l'almanach quand on veut ſavoir le lieu du ſoleil, & la bouſſole quand on ſe trouve hors de la vue des côtes. Il ne faut pas héſiter à remplir ſon eſtomach, quand on a faim, ni à

recourir aux adminiſtrateurs du vif-argent, quand on s'apperçoit de quelque ſimilitude entre notre climat & celui de l'Amérique.



CHAPITRE III.

Si nous ſommes en droit de nous plaindre de la nature, en réfléchiſſamt aux maux que nous cauſe la Cacomonade.

Si quelque choſe peut donner en apparence aux hommes le droit de murmurer contre la nature, c'eſt ſans doute ce fléau dont elle les accable. Elle l'a annexé à des plaiſirs dont elle fait dépendre la continuation de leur eſpece. A côté du plus grand de tous les attraits, elle a placé le plus grand de tous les dangers. Elle nous met ainſi dans l'alternative, ou de ne point remplir ſes vues, ou de craindre toujours d'être punis pour les avoir remplies.

Dans les autres ſenſations agréables, elle n'a du moins attaché le châtiment qu'aux excès. Le vin ne fait mal à la tête que lorſqu'on en boit

boit trop. On n'a point de douleurs à l'eſtomach, quand on mange ſobrement. La vue n'eſt bleſſée que quand on la fixe ſur des objets trop brillans.

Mais l'organe le plus néceſſaire & le plus précieux, celui qui donne à l'homme un des droits de la divinité, eſt auſſi précisément celui dont l'uſage, même modéré, peut amener le plus de regrets & de remords. Il ne faut qu'un inſtant pour empoiſonner la vie la plus réglée.

L'Être ſuprême, diſent les poëtes, a près de lui le bien & le mal dans deux tonneaux. C'eſt là qu'il puiſe à pleines mains, ſuivant ſon caprice, les préſens qu'il diſtribue à notre petite fourmilliere. La Cacomonade était ſans doute la lie du mauvais tonneau; & le jour que Jupiter nous la donna, il vuida l'une de ſes futailles.

Il faut pourtant jetter un coup d'œil ſur l'hiſtoire, avant que d'accuſer la nature d'injuſtice. Si cette mere tendre avait eu deſſein de nous épargner le fléau dont nous gémiſſons; ſi elle

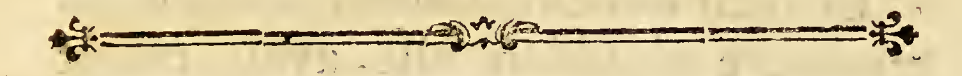
s'était appliquée à le cacher dans un petit coin de terre inconnue ; si elle avait mis entre nous & cette terre funeste quinze cents lieues de mers orageuses ; si elle s'était appliquée à nous ôter tous les moyens imaginables d'y arriver : nous lui devrions de la reconnoissance pour des précautions si sages & si affectueuses.

Si ensuite notre inquiétude seule avait rendu ces précautions inutiles ; si à travers des obstacles presqu'invincibles, nous étions parvenus à la coupe amere qui enfermait le poison dont elle nous écartait ; s'il était vrai que nous nous fussions hâtés d'y tremper les levres, malgré les objets effrayans qui devaient nous en éloigner : la nature ne mériterait sans doute aucun reproche de notre part.

Nous serions seuls coupables d'avoir violé ses ordres. Nous serions justement punis pour avoir découvert un secret que son indulgence voulait nous cacher. Or c'est ce que l'histoire nous apprendra. Nous y verrons peut-être la justification de la Providence.

Le récit des événemens paſſés nous montrera combien elle avait craint pour nous les infortunes qui nous accablent. Nous ſerons obligés de convenir que pour nous rendre auſſi malheureux que nous le ſommes, il a fallu la forcer dans ſes derniers retranchemens. Nous avouerons que ſes ſoins auraient ſuffi pour établir notre repos, ſi notre audace en tout genre n'allait plus loin que ſa bonté.





CHAPITRE IV.

Si les anciens ont connu la Cacomonade.

On s'eſt beaucoup fatigué à chercher l'époque préciſe de cet événement. La Cacomonade a exercé la patience & la ſagacité des commentateurs en plus d'un ſens. Il y en a qui attribuent aux Grecs & aux Romains l'honneur de nous l'avoir tranſmiſe. Ils la voient paſſer, par des lignes droites, d'Aſie en Europe, d'Athènes à Rome, d'Italie en France.

Ils lui ſuppoſent différens maſques dont elle s'eſt ſervie ſucceſſivement, juſqu'à celui qu'elle montre de nos jours. Il faudrait, ſuivant leur ſyſtême, qu'elle s'en fût bien trouvée : car elle le porte depuis trois ſiecles, ſans qu'il paraiſſe trop uſé. Mais cette opinion n'eſt pas admiſſible, il faut l'avouer. On voit évidemment que les anciens, plus heureux & plus ſages que nous,

ou du moins plus ſidelles aux vues de la nature, n'ont jamais eſſuyé le châtiment que nous ſouffrons.

Homere eſt exact juſques dans les minuties. Il a placé dans ſon poëme tout ce qu'il ſavait de médecine, d'anatomie, de géographie, de phyſique. Il nous apprend qu'on feſait de ſon tems une boiſſon délicieuſe, avec du fromage rapé dans du vin. Il parle ſouvent de Vénus. Il raconte comment Diomede la perça d'un grand coup de lance. S'il avait connu à cette déeſſe le ſecret qu'elle a depuis poſſédé en Amérique, il lui en aurait ſans doute fait faire uſage pour ſe venger du héros. Il aurait introduit le dieu Mercure avec ſes talonnieres dorées, s'empreſſant d'apporter le remede.

Cette allégorie ne ſe ſerait pas trouvée la moins ingénieuſe de ſon poëme. Elle aurait été d'autant plus juſte, qu'en effet Mercure était du parti oppoſé à celui de Vénus. Peut-on croire que ce divin poëte eût manqué l'occaſion de les faire com-

battre ſur les bords du Simoïs, aux yeux des Grecs & des Troyens? N'était-ce pas là vraiment le cas de repréſenter la terre & la mer ébranlées dans l'attente du ſuccès, & la nature entiere partagée à la vue d'un combat qui devait décider de ſon ſort?

Quel dommage qu'Homère n'ait pas pu faire en perſonne des expériences ſur cette matiere dans quelqu'une des iſles Cyclades! Il en aurait enrichi ſes deux poëmes. Madame Dacier aurait été intariſſable dans ſes notes ſur cet objet intéreſſant. Une pareille fiction enchâſſée dans l'Iliade ſerait devenue, pour les commentateurs des ſiecles paſſés & à venir, une ſource éternelle de ſcolies, de réflexions & de diſputes inſtructives.

Il eſt clair qu'Homere l'aurait employée, s'il l'avait pu. Si de ſon temps les dieux ou les hommes avaient connu la Cacomonade, il en aurait parlé. Son ſilence eſt une preuve inconteſtable qu'au ſiege de Troyes, & long-tems après, Vénus était encore innocente; elle ſe laiſſait bleſſer, & ne bleſſait pas.

Dans les ſiecles poſtérieurs, Hipocrate & depuis Galien ont vécu dans la même ignorance. Le vif-argent ne leur paroiſſait remarquable que par ſa peſanteur & ſa fluidité. Les héros dont ils gouvernaient la ſanté, n'étaient pas plus ſages que les nôtres. Ils étaient auſſi leſtes, auſſi brillans. On nous a conſervé le détail de leurs exploits en tout genre. Nous ſavons comment ils feſaient l'amour, comment ils maniaient leurs lances de fer. Mais nous ne voyons point qu'ils employaſſent l'autre métal auquel nos guerriers ont ſi ſouvent recours.

Céſar était ſans contredit un grand homme. On l'appellait le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. Si ces noces paſſageres avaient été alors ſujettes à quelqu'accident, peut-on croire qu'après en avoir tant célébré, il ſe ferait trouvé n'avoir gagné que l'épilepſie?

On dit bien qu'Auguſte ſe feſait ſouvent frotter devant le feu, ce qui pourrait être ſuſpect: mais c'eſt avec

une étrille qu'on le frottait, ce qui ne l'eſt plus. Il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour conſerver ſa ſanté, *& s'adoucir la peau*, ſuivant le judicieux Suetone.

Ni Tibere, ni Caligula, ni Néron, ni tous ces prodiges de lubricité auxquels la maîtreſſe des nations a été ſi long-temps ſoumiſe, n'ont jamais fait uſage de l'argent en liqueur. On ne voit point de Poëte Grec ou Romain célébrer ſes vertus. Ceux même qui ſe ſont immortaliſés par le libertinage, ne nomment aucune punition attachée à ſes excès.

Ovide, dans ſon art d'aimer, indique tout ce qu'on peut craindre de la part d'une maîtreſſe. Il parle des dangers attachés au commerce d'une beauté volage. C'était là ſans doute le moment de placer la Cacomonade, ſi elle était parvenue juſqu'à lui. Cependant il n'en dit pas un mot.

Horace ſe fâche contre un ail qui lui avait piqué la langue. Aurait-il oublié de faire quelque imprécation en beau ſtyle contre le vif-argent,

s'il en avait tâté ? Il dit énergiquement, & fans détour, à une vieille, des horreurs que la politeffe françaife ne peut pas même imaginer : ne lui aurait-il pas fouhaité la Cacomonade, fi elle avait été de fon temps en ufage dans la bonne compagnie ?

On peut en dire autant des Tibulles, des Catulles, des Gallus, qui chantant & fréquentant les mauvais lieux, en auraient fans doute déploré les périls, s'il y en avait eu. Ils partageaient paifiblement avec le public les faveurs de leurs maîtreffes. S'ils fe plaignaient quelquefois de leur inconftance, ce n'était pas qu'elle eût jamais pour eux des fuites défagréables.

Il eft donc clair que les Corynnes, les Lycoris, les Lesbies, très-inférieures d'ailleurs aux ***, aux ***, leur étaient pourtant fupérieures en un point. Il ne fallait peut-être pas plus de peine pour les fubjuguer : mais il en fallait moins pour les oublier. Quand on fe rappellait leurs faveurs, on ne fongeait qu'au plaifir

de les avoir reçues. On ne cherchait point de ſpécifiques pour s'aider à en perdre la mémoire ; & on ne voyait point de perſonnes ſecourables tapiſſer les murailles de Rome avec les affiches de leurs recettes.



CHAPITRE V.

Si Job a eu quelque relation perſonnelle avec la Cacomonade.

Ne pouvant faire honneur à cette héroïne d'un commerce réglé avec les héros de l'hiſtoire profane, on a tâché de l'en dédommager en la mettant aux priſes avec ceux de l'hiſtoire ſacrée. Un illuſtre Bénédictin lui a fait une généalogie bien reſpectable. Il lui ſuppoſe une alliance très-intime avec le célebre Job, & la fait deſcendre de lui en ligne directe.

On ne ſe ſerait pas attendu ſans doute à trouver ce trait de ſon érudition dans des commentaires ſur l'écriture-ſainte : mais puiſque le diſciple de S. Benoît a pu ſans ſcrupule traiter une pareille matiere dans un livre tout édifiant, on doit me permettre dans le mien de diſcuter ſes raiſonnemens. Puiſqu'un tel ſujet n'a

caufé aucun fcandale fous fa plume, & au lieu où il l'a placé, on ne doit pas être furpris de le voir ici, où il fe trouve bien plus naturellement.

Le favant frere Dom Calmet a donc mis au rang des ancêtres de la Cacomonade le vertueux Job, qui en ce cas la tenait de fa femme, qui fans doute l'aurait tenue du diable. Mais, en vérité, c'eft bien affez pour un fi faint homme d'avoir eu une méchante femme. Pourquoi fuppofer qu'il ait reçu d'elle autre chofe que des infultes?

Il eft vrai qu'il était affis fur un fumier, & qu'il avait de l'embarras dans les humeurs. Il dit lui-même que fa chair eft couverte d'*ulceres*, que fa peau eft toute *defféchée*, que fon fang eft *coagulé* comme du fromage; ce qui, fuivant M. A.... convient aux trois principaux fymptômes dont il a fait la defcription.

Il eft vrai auffi que pour confoler Job, trois de fes amis refterent auprès de lui pendant fept jours & fept nuits, fans dire un feul mot.

Il eſt vrai encore qu'après ce long ſilence, Eliphaz, un d'entre eux, accuſe indirectement ſon cher ami de s'être livré à l'iniquité, & d'avoir ſemé la douleur dont il recueille le fruit. Il lui reproche en termes figurés d'avoir aimé les maiſons de boue, dont le fondement n'était pas propre, & d'y avoir attrapé quelque choſe d'aſſez ſemblable à la *teigne.*

Tout cela ne prouve pourtant point que le diable ait été chercher, il y a quatre mille ans, un grain de Cacomonade en Amérique, pour en inoculer un pauvre homme de Caldée. On voit bien que la maladie de celui-ci était *corroſive*, *phlogiſtique* & *coagulante :* mais enfin il n'eſt pas décidé que ces trois caracteres ſoient attachés excluſivement à une ſeule incommodité.

L'hiſtorien de Job aurait-il oublié de parler du *venin*, s'il en avait été queſtion? N'aurait-il pas déſigné le ſiege de la maladie? Il nous apprend que le patient panſait ſes plaies avec des pots caſſés. J'en

appelle à tous ceux qu'une expérience ſuivie a éclairés de nos jours en pareil cas : je leur demande s'ils ſe ſont jamais aviſés d'employer une pareille charpie.

D'ailleurs, Job ne paraît pas s'être expoſé au châtiment dont il s'agit. Ses intimes amis, en lui diſant beaucoup d'injures, après leur conſolation ſilentieuſe, conviennent qu'il feſait peu d'accueil aux femmes ſans maris, *viduas dimiſiſti vacuas ;* par où l'on voit qu'il était homme à précautions.

Il s'écrie lui-même : où eſt le temps où je lavais mes pieds dans du beurre, où je mettais ma bougie ſur ma tête, où, en me voyant, les jeunes gens ſe cachaient de honte, où les vieillards ſe tenaient debout par admiration ! Si alors mon cœur s'eſt trompé ſur une femme ; ſi j'ai tâché de me gliſſer par une porte appartenante à mon ami, que mon épouſe devienne la . . . . d'un autre, & que tous mes voiſins puiſſent . . . . . ! Ce n'eſt point là ſans doute le langage d'un libertin digne d'avoir part aux tréſors de l'Amérique.

Ce qui peut avoir trompé le commentateur, c'eſt que ce modele de patience avoue que la pourriture eſt ſon pere, & que les vers ſont ſa mere & ſa ſœur. Le docte Bénédictin a cru ſans doute que la Cacomonade pouvait trouver ſa place dans une pareille famille. Mais ce n'eſt qu'une probabilité; elle ne peut autoriſer que des conjectures. Elle n'eſt point aſſez grave pour nous réduire à penſer que Job ait jamais eu beſoin de la liqueur des barometres.



CHAPITRE VI.

Si la lepre était la même chose que la Cacomonade.

DES gens fort bien inſtruits de l'hiſtoire des croiſades, voyant avec quelle ardeur ces guerriers impétueux avaient violé des filles Sarraſines ſur les ruines de Jéruſalem, & chagrins d'ailleurs de voir racourcir l'empire de la Cacomonade, ont imaginé d'établir ſon ſiege dans la Paleſtine. Ils ont voulu la confondre avec la lepre, qui fut, comme on ſait, tout le fruit des expéditions édifiantes, mais cruelles, des douzieme & treizieme ſiecles.

La lepre était une petite indiſpoſition qui ſurvenait à la peau. Elle en variait la teinte, ſans la cicatriſer. Elle en parſemait la ſurface de larges couches de la plus belle couleur d'albâtre à la vérité, mais qui ne laiſſaient

pas que de causer des démangeaisons violentes, avec une forte envie de se gratter.

Elle n'a été connue ni des Grecs, ni des Romains, ni des Gaulois, ni des Germains, ni des Asiatiques, Perses, Syriens, &c. Elle paraît avoir été la maladie essentielle de la Palestine. Les habitans de ce pays sont les seuls que la nature en ait avantagés elle-même, en leur laissant le pouvoir de la communiquer aux prosélytes qui en seraient curieux, ainsi que la circoncision.

Les Juifs avaient déja l'usage d'aller, tout en se grattant, négocier dans les différentes parties du monde ; mais il paraît qu'ils n'y laissaient que leurs marchandises. Ils étaient dès-lors aussi malpropres, aussi usuriers, aussi méprisés qu'ils le sont aujourd'hui. Il n'y avait qu'eux à qui la religion fît un devoir de la propreté. Il n'y avait qu'eux qui la négligeassent ; & ce n'était aussi que chez eux qu'on trouvait des hommes couverts de taches blanches, avec des chatouillemens.

Des mœurs contraires mettaient les étrangers à couvert des ſuites qu'aurait pu avoir un commerce réglé avec cette nation. Les Romains, en brûlant le temple, en égorgeant les prêtres, en raſant Jéruſalem, n'eurent point de part à ſes démangeaiſons. Le fréquent uſage du bain, & la propreté dont ils feſaient grand cas, les en garantit.

Elles paſſerent en Europe, quand nos ancêtres eurent été ſe laver dans le Jourdain. Ils allerent ſe frapper la poitrine auprès de la montagne des oliviers. Ils y reſterent peu, mais aſſez cependant pour acquérir l'habitude de ſe gratter, comme les enfans d'Iſraël. Ils revinrent en France tout couverts de palmes & de lepres.

Comme ils ſuaient beaucoup, qu'ils ſe baignaient rarement, & que leur économie ne permettait pas de laver ſouvent les robes de gros drap dont ils ſe couvraient, ils tranſmirent longtemps à leur poſtérité la coutume de porter ſur la peau des écailles couleur de lait, & de les frotter décemment

avec le bout du doigt. C'était alors la contenance des gens du bel air, comme aujourd'hui d'ouvrir une tabatiere, ou de badiner avec une navette.

L'uſage du linge devenu univerſel a fait diſparaître cette coutume précieuſe. Elle ne ſe renouvelle que dans certaines incommodités paſſageres, telles, par exemple, que la Galle de la groſſe eſpece. On pourrait aſſez légitimement la ſoupçonner d'être une deſcendante de la lepre, ou du moins ſon alliée très-proche. Voilà ce que l'hiſtoire nous apprend de cette maladie, à qui les croiſades ont donné une grande vogue en Europe.

On ne peut gueres, d'après les ſignes qui la caractériſent, la confondre avec la Cacomonade. Les taches blanches, les démangeaiſons, ne vont point avec cette derniere. Elles ne paraiſſent pas l'avoir accompagnée jamais. Si celle-ci cauſe quelques chatouillemens, ils ſont intérieurs & peu durables : ſi en ſe montrant au dehors, elle adopte quelque

couleur, on ſçait aſſez que ce n'eſt pas le blanc conſacré par eſſence à la virginité.

D'ailleurs, la lepre n'attaquait point la génération. Si elle ne la favoriſait point, il eſt ſûr du moins qu'elle ne lui feſait aucun tort. Il ſemble même qu'elle en fortifiât les organes. Il y avait dans ce temps-là des femmes qui portaient envie à celles des lépreux; & l'on voyait ſe vérifier le proverbe, *à quelque choſe malheur eſt bon.*

On lit dans un poëme rimé du douzieme ſiecle, ces deux vers:

Felix atque ortu verè dicenda beato
Vivere quæ potuit leproſo juncta marito.

Ainſi, tandis que la loi ordonnait de chaſſer ces pauvres gens de leur ménage, la nature s'appliquait à leur rendre de quoi y reſter avec honneur. Ce n'eſt pas la ſeule fois que les loix & la nature ſe ſoient trouvées en contradiction.

Un très-fameux Médecin a dé-

montré, par un beau raiſonnement, que cet effet devait néceſſairement s'enſuivre de la lepre. La Cacomonade n'a pas le même avantage à beaucoup près. On peut donc conclure qu'elles n'ont entre elles rien de commun.

La ſeule reſſemblance que je leur voie, c'eſt d'avoir été toutes deux tranſportées en Europe, après des expéditions auſſi injuſtes que ſanguinaires. Les croiſades & le ravage de l'iſle Hiſpaniola ſont les époques des deux plus triſtes fléaux dont l'eſpece humaine ait été affligée en Europe depuis le péché originel. Il ſemble que la nature ait donné exprès pour nous punir, aux pays que nous allions uſurper, de quoi infecter le ſang de leurs impitoyables conquérans.

Mais cet exemple ne nous corrigera pas. On parle de pays à découvrir, de nouveaux mondes encore inconnus, vers les terres auſtrales. L'avarice s'eſt déja éveillée à ce bruit qui la flatte. On s'eſt haſardé à les chercher. Les brouillards, & peut-être

la pitié de la Providence, nous en ont écartés jusqu'ici. Il y a tout à parier que si jamais nous les découvrons, nous y porterons notre avidité & notre barbarie, & qu'ils nous rendront en échange un troisieme fléau dont nous aurons grand soin d'enrichir notre climat.

Quoi qu'il en soit, au reste, on voit par ce qui précede, que la Cacomonade est pour nous d'une antiquité peu reculée. Quelque effort qu'on fasse pour honorer de sa naissance les siecles antérieurs, la raison & la vérité s'y opposent. Tous les raisonnemens, tous les récits à cet égard sont faux. Il n'y a de fondé que celui qui fixe, au retour de Christophe Colombo en Europe, l'instant où les plaisirs de l'amour ont commencé à y devenir dangereux.





CHAPITRE VII.

Si des ſtatuts donnés par une grande Reine à une maiſon réguliere, peuvent détruire l'aſſertion précédente ſur l'époque de la Cacomonade.

JE me ſuis fait une loi d'une ſincérité exacte, en entreprenant ce véridique ouvrage. Il faut donc que je rapporte les choſes mêmes qui peuvent paraître contraires à mon ſyſtême. Or il ſemble un peu ébranlé par de certains ſtatuts, donnés vers la fin du quatorzieme ſiecle, à une maiſon édifiante, par une Reine pleine de vertu. J'ai cru devoir les citer en entier pour l'inſtruction de ceux ou de celles qui pourraient être tentés de les lire. Pour préſenter même aux Avignonais un monument qui doit leur être précieux, je l'ai conſervé dans la langue originale, comme a fait M. A....,

Statuts donnés à un couvent de filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comteſſe de Provence.

En Provençal.

I.

L'an mil tres cent quaranto & ſet, au hueit dau més d'avous, noſtre bono Reino Jano a permèz lou bordeou dinz Avignon : & vol que toudos las fremos débauchados non ſe tingon dinz la ciou-tat, mais que ſian fermados din lou bordeou, & que per etre conneigudos, que porton uno aguilieto rougeou ſur l'eſpallou de la man eſcairo.

I I.

Item. *Se qualcuno a fach fauto, & volgo continua de malfaire, lou clavairé ou capitané das ſargeans la menara ſoutou lou bras per la cioutat, lou tambourin batten, embé l'aguillietto*

STATUTS donnés à un couvent de filles à Avignon, par la Reine Jeanne premiere, Reine des deux Siciles, & Comtesse de Provence.

En Français.

I.

L'an mil trois cent quarante-sept, au huit du mois d'Août, notre bonne Reine Jeanne a permis d'établir un b..... dans Avignon. Elle ne veut pas que toutes les femmes galantes se répandent dans la ville ; mais elle leur ordonne de se tenir renfermées dans la maison, & de porter, pour être connuës, une aiguillette rouge sur l'épaule gauche.

II.

Item. Si quelque fille a eu une faiblesse, & qu'elle veuille s'en permettre de nouvelles, le premier huissier la menera par-dessous les bras à travers la ville, au son du tambou-

rougeou ſur l'eſpallo, & la lougeara din lou bordeou, ambe las autros. Ly defendra de non ſi trouba foro per la villa a pena dos amarinos la primieiro vegade, & lou foué & bandido la ſecondo fès.

III.

Noſtro bono Reino commando que lou bordeou ſiege à la carrieiro dau pon traucat, prochè lous fraires Augouſtins, juſqu'au portau peiré, & que ſiege une porte dau meſme couſta, dou todas las gens intraran, & ſarrada a clau per garda que gis de jovineſſo non vejeoun las dondos ſenſou la permiſſieou de l'abbadeſſo ou baylonno que ſara todos lous ans nommado per lous conſouls. La baylonno gardara la clau, avertira la jovineſſo de nen faire gis de rumour ny d'aiglary eis fillios abandonados; autromen la mendro plagno que y aio noun ſortiran pas que lous ſargeans noun lous menoun en priſon.

rin, avec l'aiguillette rouge ſur l'épaule, & la logera dans la maiſon avec les autres. Il lui défendra de ſe trouver dehors dans la ville, à peine d'être fouettée ſecrettement pour la premiere fois, & d'être fouettée publiquement & bannie la ſeconde.

I I I.

Notre bonne Reine commande que la maiſon ſoit établie dans la rue du pont rompu, *proche le couvent des freres Auguſtins*, juſqu'à la porte de pierre, & qu'il y ait du même côté une porte par où tout le monde puiſſe paſſer, mais pourtant qui ſe ferme à clef, afin que la jeuneſſe ne puiſſe rendre de viſite aux filles, ſans la permiſſion de l'abbeſſe ou ſupérieure, qui ſera tous les ans nommée par les conſuls. Cette ſupérieure gardera la clef. Elle avertira la jeuneſſe de ne point faire de bruit, & de ne point chagriner les filles. Autrement, à la moindre plainte qu'il y aura, ils ne ſortiront que pour être conduits en priſon par des ſergens.

I V.

La Reino vol que toudes lous ſamdès la baylouno & un barbier deputat das conſouls, viſitoun todos las fillios debauchados que ſeran au bordeou; & ſe ſen trobo qualcuno qu'abia mal vengut de paillardiſo, que talos fillios ſian ſeparados & lougeados a part, afin que non la counougoun, per evita lou mal que la jovineſſo pourrié prenre.

V

Item. *Se ſe trobo qualco fillio que ſiego iſtado empregnado, din lou bordeou, la baylouno n'en prendra gardo que l'enfan noun ſe perdo, & n'avertira lous conſouls, per pourveſien à l'enfan.*

V I.

Item. *Que la baylouno noun permettra a gés d'amos d'intra dins lou bordeou lou jour vendre & ſandé ſan, ni lou benhoura jour de Paques, a peno d'etre caſſado, & d'avé lou foué.*

I V.

La Reine veut que tous les ſamedis la ſupérieure, & un barbier envoyé par les conſuls, viſitent toutes les Demoiſelles qui ſeront dans le b..... & s'il s'en trouve quelqu'une pour qui le métier ait eu des ſuites fâcheuſes, qu'on la ſépare des autres, & qu'on la loge à l'écart, afin que perſonne ne l'approche, & pour éviter à la jeuneſſe des accidens.

V.

Item. S'il ſe trouve quelque fille qui devienne groſſe, la ſupérieure veillera à ce qu'elle ne ſe défaſſe point de ſon fruit, & elle avertira les conſuls, afin qu'ils aient ſoin de l'enfant.

V I.

Item. La ſupérieure ne permettra à perſonne l'entrée de la maiſon les jours du vendredi & du ſamedi ſaints, non plus que le bienheureux jour de Pâques, à peine d'être caſſée & fouettée publiquement.

V I I.

Item. *La Reino vol que todos las fillios debauchados que ſeran au bordeou, noun ſian en gés de diſputo & jalouſié, que noun ſe derauboun, ne batoun ; mas que ſi an como ſorèz ; que quando qualco carello arribo que la baylouno las accordé, & que caduno ſen ſtié à ce que la baylouno n'en jugeara.*

V I I I.

Item. *Se qualcuno a rauba, que la baylouno faſſo rendré lou larrecin à l'amiable, & ſe la larrouno noun lo fai, que ly ſian dounados las amarinos, per un ſargean dinz uno cambro, & la ſecondo lou foué per lou bourreou de la cioutat.*

I X.

Item. *Que la baylouno noun dounara intrado a gis de Juſious ; que ſe per fineſſo ſe trobo que qualcun ſie intrat & age agu connoiſſance de calcuno dondo, que ſia empriſonat per avé lou foué per touto la cioutat.*

VII.

Item. La reine veut que toutes les filles vivent ſans diſputes & ſans jalouſie ; qu'elles ne ſe volent ni ne ſe battent, mais qu'elles s'aiment comme des ſœurs ; que s'il arrive quelque querelle, ce ſera la ſupérieure qui les accommodera, & on ſera obligé d'en paſſer par ſon jugement.

VIII.

Item. Si quelque fille a fait un vol, la ſupérieure en fera rendre l'objet à l'amiable. Si la voleuſe ſe refuſe à la reſtitution, elle ſera fouettée, la premiere fois, par un huiſſier dans une chambre, & en cas de récidive, par le bourreau dans toute la ville.

IX.

Item. La ſupérieure ne recevra aucun Juif. S'il s'en trouve quelqu'un qui s'y gliſſe par adreſſe, & qui ait connoiſſance de l'une des filles, il ſera empriſonné, pour être enſuite fouetté publiquement par la ville.

En lisant ce dernier article, on ne peut trop admirer la délicatesse du rédacteur. Il voulait priver les Juifs incrédules d'un soulagement préparé pour les chrétiens fideles. Peut-être voulait-il traiter ces malheureux égarés comme les animaux féroces qu'on dompte par la faim & la soif. C'aurait été les ramener au giron de l'église par une étrange voie; mais, comme on sait, il y a eu des siecles où l'on prenait toutes sortes de chemins pour subjuguer le cœur de l'homme.

En autorisant un établissement si utile, Jeanne pouvait avoir environ vingt-trois ans. On aura peut-être peine à croire qu'une princesse de cet âge ait songé à se rendre la législatrice d'une pareille fondation. Mais si l'on pense aussi que dès-lors cette belle Reine avait déja fait pendre un mari qui lui déplaisait; qu'elle procura le même sort à trois autres dont elle se lassa successivement; que dans le grand art de se défaire ainsi des maris ennuyeux, elle n'a jamais eu

d'égale que la reine Marie Stuard, dont la mort arracha des larmes aux aſſiſtans, & édifia toute la chrétienté, on ſera moins étonné que Jeanne ſe ſoit occupée de ſi bonne heure des plaiſirs de ſes ſujets.

Au reſte, les loix auxquelles elle en ſoumettait les inſtrumens, étaient fort ſages. Il ſerait à ſouhaiter qu'on les adoptât par-tout, & que la viſite entr'autres ne fût pas oubliée. Car enfin la faibleſſe humaine paraît exiger des Princes quelque complaiſance, mais ſur-tout des attentions pour le ſoulagement qu'on lui prépare. Ils ſont en conſcience obligés de veiller ſoigneuſement, *per evita lou mal que la jovineſſo pourrié prenre.*

Cette viſite ſemble donner atteinte à ce que j'ai dit juſqu'ici, & rejetter plus loin l'époque de la Cacomonade. Si dès le quatorzieme ſiecle il fallait déja prendre des précautions avec les femmes publiques, il s'enſuit que leur commerce avait déja auſſi quelqu'effet coagulant ou corroſif. Ainſi on pourrait les ſoupçonner d'avoir

été dès-lors ſujettes à l'inconvénient qui occaſionne ici nos profondes recherches.

Cependant, en y réfléchiſſant bien, on voit qu'il ne réſulte de ce trait hiſtorique rien de contraire à mes principes. J'en ai pour garant l'illuſtre médecin qui m'a fourni une partie des remarques curieuſes dont mon livre eſt enrichi. Il prouve avec évidence que l'article 4 de la Reine Jeanne ne doit point alarmer ceux qui penſent comme moi. Avant le quinzieme ſiecle, les objets de la tendreſſe de cette belle Reine pouvaient être expoſés à d'autres maux que ceux qui étaient produits à Saint-Domingue par une cauſe inconnue.

On ſçait aſſez que de nos jours même la Cacomonade n'eſt pas la ſeule puiſſance dangereuſe qui regne dans les lieux ſemblables à ceux que protégeait la Comteſſe d'Avignon. Rien ne peut donc ébranler la ſolidité de mes maximes. Il eſt évident que juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle,

les plaiſirs étaient peu contagieux. On pouvait encore s'y livrer ſans beaucoup de crainte, lorſqu'un Italien jugea à propos de communiquer la Cacomonade à l'Europe, & par elle à l'univers entier.





CHAPITRE VIII.

Introduction de la Cacomonade en Europe & en France.

Il y a trois fiecles qu'un Génois nous a procuré le bonheur de connaître l'Amérique. On ne fçauroit affez s'occuper des avantages qui nous en font revenus. Cette découverte nous a valu le plaifir de porter des galons fur nos habits, & de payer le pain trois fois plus cher. C'eft depuis cet heureux moment que nos femmes ont des péruches, & nos matelots le fcorbut. On fe trouva dès-lors en Europe en état d'égorger régulierement deux cents mille hommes chaque année, au lieu qu'auparavant les maffacres légitimés par le droit de la guerre & des gens, n'allaient environ qu'à foixante mille au plus.

Le premier vaiffeau qui aborda en Efpagne, ainfi chargé des productions

du nouveau monde, y excita un raviſſement général. On ne ſe laſſait point d'admirer les héros qui avaient été chercher ſi loin, & à travers tant de périls, de nouvelles reſſources pour la félicité du genre humain. On s'extaſiait à la vue du fruit de leurs travaux.

On appercevait ſur le tillac, & dans l'ordre le plus ſatisfeſant pour la vue, de petites mantes de plumes incarnates, teintes avec le ſang des Indiens; des boucles d'oreilles auxquelles pendaient les bouts des oreilles dont on les avait arrachées; des anneaux tranſportés avec les doigts de leurs anciens poſſeſſeurs; des plaques d'or avec les nez qui s'en étaient long-tems enorgueillis.

Les Argonautes du ſeizieme ſiecle ſe piquaient de courage plus que de patience. Afin de s'approprier plus vîte les joyaux des Caraïbes, ils enlevaient à la fois les joyaux & ce qui ſervait à les ſoutenir. Tout ce qui avait l'honneur d'être couvert d'or, reſtait entre les mains des vainqueurs,

avec ſon ornement. C'était épargner le temps dont les conquérans de tous les ſiecles ont toujours avec raiſon été fort avares. Cette économie produiſit une charge abondante pour un vaiſſeau qui vint étaler en Eſpagne les dépouilles d'une autre hémiſphere.

Tandis que ce ſpectacle attirait tous les regards, on n'appercevait pas la Cacomonade cachée derriere tant de ballots précieux. Elle s'apprêtait à prendre terre, & choiſiſſait déja ſes logemens au milieu de la foule qui l'entourait. Son débarquement fut bientôt fait. Elle ſuivit Chriſtophe & Martin Colombo juſqu'à la cour, où une vertueuſe Reine, nommée Iſabelle, rempliſſait le trône dont elle venait de chaſſer ſon frere.

Cette ſage Princeſſe, avec ſon mari le ſincere, le généreux Ferdinand le Catholique, avait juré au Roi de Naples, ſon parent, de le défendre. Ils avaient trouvé depuis qu'il était plus noble, plus décent & plus juſte de le dépouiller. Ils feſaient donc

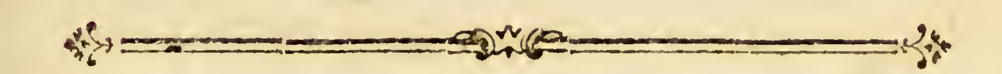
embarquer des troupes à Barcelonne pour cette expédition.

Les troupes ſe mirent en mer avec des proviſions d'un genre tout nouveau. La Cacomonade en feſait un des principaux articles, quoiqu'elle ne fût pas couchée ſur les regiſtres des munitionnaires. Elle partit en même temps que l'armée. Elle fit d'abord peu de progrès en Italie, dont les coutumes ne lui étaient pas favorables. Heureuſement pour elle, Charles VIII ſe mit en tête d'aller à Rome rendre une viſite au ſaint Pere Alexandre VI.

Perſonne n'ignore combien cette expédition fut inutile & brillante. Nos Chevaliers Français y développerent le héroïſme le plus admirable & le plus infructueux. Ils prirent avec rapidité Milan, Florence, Rome, Naples & la Cacomonade; mais de toutes leurs conquêtes cette derniere, dont ils ſe feraient défaits plus volontiers, fut la ſeule qui leur reſta. A leur retour ils la tranſplanterent dans

leur patrie, où la galanterie françaiſe l'accueillit honorablement; & ce fut à-peu-près l'unique fruit qui revint à nos ancêtres d'une campagne ſi glorieuſe.





CHAPITRE IX.

Différens voyages de la Cacomonade.

TANDIS que l'ancienne habitante de l'Amérique s'ouvrait ainſi une entrée en France à la ſuite de tant de braves guerriers, elle s'échappait de temps en tems pour former des colonies dans le reſte de la terre. Elle deſcendait la Garonne, pour aller jetter l'ancre dans la Tamiſe. Elle repaſſait les Pyrénées pour courir, à travers l'Eſpagne, ſe rendre en Portugal. Elle s'embarquait à Lisbonne, pour aller prendre poſſeſſion de Goa, dont elle jouit encore par indivis avec la ſainte Inquiſition.

Elle partait de Cadix pour Fès en Mauritanie, avec quelques Juifs ou Mahométans, que le religieux Ferdinand le Catholique ne voulait pas ſouffrir dans ſon royaume. Elle pénétrait dans la zone torride, au milieu

des ſables de l'Afrique. Elle abordait ſans crainte ces terribles femmes de la côte de Melinde. Elle s'étendait depuis les ſources du Sénégal juſqu'à la Cafrerie, depuis le Monomotapa juſqu'à l'embouchure du Nil. Elle pullulait par-tout avec les jesuit qui n'étaient cependant pas ſes plus zélés miſſionnaires. Infatigable comme eux, mais dans un autre genre, elle s'établiſſait plutôt qu'eux dans les comptoirs les plus favorables. Elle y laiſſait des facteurs intelligens qui travaillaient à multiplier le nombre de ſes débouchés.

Elle ſe rendait plus commodément par Marſeille en Syrie & en Egypte. Elle viſitait les Echelles du Levant. Les grilles du Serrail la faiſaient frémir. Elle rougiſſait de colere à la vue d'une foule d'hommes qui, loin de pouvoir la donner, n'étaient pas même en état de la prendre. Cependant, au moyen des Circaſſiennes de louage qui ne ſont pas là plus rares qu'ailleurs, & dont la loi de Mahomet permet le commerce aux

incirconcis, comme aux croyans, elle trouvait une entrée jusques chez les fiers Musulmans de la secte d'Omar.

Ceux-ci la transmettaient charitablement aux hérétiques, sectateurs d'Aly, qui la voituraient aux habitans du Mogol, adorateurs de Brama & de Vistchnou, qui s'empressaient à lui donner des Jonques pour la transporter à Macao & à Nangazaqui, aux théologiens de Foé ou de Kaka.

Elle touchait en passant à la côte de Malabar. Elle se rafraîchissait aux Philippines, aux Moluques, à l'ombre des bananiers & des cocos. Elle s'y nourrissait de muscades, de gérofle & de canelle. Parvenue ainsi aux extrêmités du monde, elle contemplait avec admiration l'étendue de sa puissance.

Il y a, disait-elle avec transport, des hommes rouges & de bronzés; il y en a de couleur de lait & de couleur d'orange; il y en a de gris cendré & de noir de jais, & tout cela est à moi.

On en trouve qui s'enivrent avec du jus de raisin, ou de pomme, ou d'orge, aigri par la fermentation; d'autres qui s'empoisonnent délicieusement avec ce même jus distillé par le feu; d'autres qui se réjouissent avec de la salive de vieille femme infusée dans du suc de maïs; d'autres qui mettent dans leur nez une poudre brune & mal saine; d'autres qui mâchent de la chaux avec des feuilles d'arbres; d'autres qui fouettent ou égorgent leurs voisins; d'autres qui se laissent fouetter ou égorger, & tout cela est à moi.

On voit des femmes qui s'étendent du plomb calciné sur le visage; d'autres qui se colorent les joues ou les bras avec de l'indigo; d'autres qui montrent leur gorge; d'autres qui ne découvrent que leur derriere; d'autres qui se parfument & se frisent pour attirer des amans; d'autres qui leur donnent la peste en s'arrêtant dans certain temps auprès d'eux, & tout cela est à moi.

O vaillant & célebre Christophe

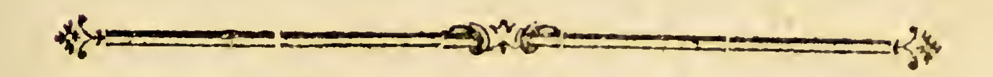
Colombo ! ô vous mes fidelles & bien-aimés Caſtillans ! bénis ſoyez-vous à jamais, vous qui avez multiplié ma race comme le ſable de la mer, & ma poſtérité comme les étoiles du ciel. Puiſſent les tréſors du Potoſe devenir pour vous inépuiſables comme les miens ! Puiſſiez-vous être éternellement les ſoutiens de mon empire, comme vous en avez été les premiers prédicateurs !

Après s'être ainſi rendu compte de ſa reconnaiſſance & de ſes conquêtes, la Cacomonade ſe remettait en route, pour en entreprendre de nouvelles, ou pour affermir les anciennes. La voiture dont elle ſe ſervoit était douce. Il n'eſt pas étonnant qu'après des voyages ſi longs & ſi rapides, elle ſe trouvât encore en état de revenir en France, dont elle paraiſſait avoir fait le centre de ſon empire.

Il ne faut pas oublier qu'elle prenait, dans chacun de ſes paſſages, la livrée & le nom de la nation dont elle ſortait. Elle était Napolitaine en France, Française à Naples & à Madrid, Caſtillane à Lisbone, Portu-

gaiſe à Nangazaqui, Turque à Iſpahan, & Françaiſe encore à Conſtantinople (*a*). Il n'y a rien de ſi beau peut-être que de lui voir ainſi franchir les mers & les montagnes, s'élancer du Pic d'Adam ſur les pointes de l'Imaüs, & voler des rivages de la Californie à Madagaſcar. Nous avons cru que ce ſpectacle méritait bien au moins un chapitre.

(*a*) [*Note des Libraires.*] Nous ne devons pas diſſimuler que cette aſſertion du docteur contredit bien formellement celle que ſon hiſtorien lui met dans la bouche au chapitre 4 de l'Optimiſme. Celui-ci fait dire à M. Pangloſs, en propres termes, que *les Turcs, les Indiens, les Chinois, les Perſans, les Siamois, ne connaiſſent pas encore la V..... mais qu'il y a ſeulement une raiſon ſuffiſante pour qu'ils la connaiſſent dans quelques ſiecles.* Cette autorité eſt grave. Nous n'avons pourtant pas cru qu'elle dût prévaloir ſur celle de notre manuſcrit. A Dieu ne plaiſe que nous voulions accuſer M. Ralph d'erreur ou d'infidélité : mais les mémoires d'après leſquels il a travaillé, pouvaient n'être pas exacts ; & d'ailleurs ſon héros, au temps où il le feſait parler, n'avait pas encore acquis toutes les lumieres que de nouveaux voyages lui ont procurées depuis.



CHAPITRE X.

De l'origine des perruques.

NOUS avons vu la Cacomonade entrer en France par une belle porte. Elle ne tarda pas à prouver ſa gratitude à toute la nation. Elle s'y répandit avec prodigalité. Si l'on en croit les chroniques du temps, F...... P...... la prit ſur le trône, à côté de lui. Il ne lui en coûta que cinquante écus, la luette & les cheveux ; mais il en fut quitte pour parler bas, & pour ſe bien couvrir la tête.

Les génies inventeurs, dont la France a toujours été pleine, ne ſouffrirent pas long-temps que leur Prince fût réduit à n'avoir d'autre coëffure que la dépouille des animaux. Ils parvinrent bientôt à lui en faire une plus noble, tirée de celle même des hommes. Des mains adroites imaginerent ces treſſes induſtrieuſes

qui imitent l'ouvrage de la nature, & replacent sur un crâne dégarni une forêt de cheveux qu'il n'a point produite.

Quelqu'un a dit que si un Prince était borgne, la mode pourrait bien venir, parmi les courtisans, de n'avoir qu'un œil. L'exemple de F...... P...... n'était pas si difficile à imiter. Il eut la consolation de voir ses sujets s'empresser de le suivre. On ne vit peu de tems après, depuis le Rhône jusqu'à la Meuse, que des chevelures fausses; on n'entendit que des voix étouffées.

Il nous est venu depuis des Rois qui n'avaient pas perdu la luette, & les voix se sont rétablies; mais les perruques sont restées malgré les efforts du clergé. Ces dignes & respectables membres de l'Eglise ont paru long-tems révoltés de l'indécence qui les avait fait naître. Ils en ont interdit l'usage à tous ses ministres. Il n'y a pas encore long-tems qu'un prêtre chauve obtint avec beaucoup de peine de son archevêque la per-

miſſion d'uſer innocemment de ce ſecours, qui peut encore paraître ſuſpect aux gens inſtruits.

La néceſſité a rendu depuis les ſéculiers plus indulgens; mais les moines n'ont pas oublié l'origine peu honnête des perruques. Elles ſont encore bannies de tous les couvens, au moins de ceux où l'on ſe pique de montrer une grande régularité.

Les Carmes, voués par état & par goût à la chaſteté, n'ont pas toléré chez eux des coeffures qui ne lui doivent pas l'exiſtence. Les Capucins, contens de porter des cheveux naturels ſur le viſage, ont négligé d'en étaler d'empruntés ſur leurs têtes. Les autres mendians attachés à la tempérance & à leur regle, comme les Cordeliers, ou à la propreté, comme les Récollets, Picpuces, &c. n'ont point voulu d'un meuble embarraſſant, que le grand S. François n'a jamais connu.

Peut-être ont-ils craint que ſon uſage ne les fît ſoupçonner d'avoir des ſtigmates d'un autre genre que ceux de leur reſpectable patriarche.

Peut-être ont-ils redouté l'exercice du peigne dont une tête râſe les diſpenſe. Du moins il eſt certain qu'ils voient ſans inquiétude des barbiers intelligens ſe répandre dans les villages, pour y faire la tonte des payſannes; & quand ils rencontrent celles-ci ſeules, ou à l'écart, ce ne ſont point des cheveux qu'ils leur demandent.

Ce mépris décidé n'a pourtant pas été nuiſible à ce qui en eſt l'objet. Les perruques, occaſionnées par un beſoin royal, ſemblent n'en avoir été que plus annoblies aux yeux des nations Européennes. On proportionna longtems leur volume à la dignité ou à la capacité du ſujet qui devoit s'en parer. C'étoit à la cour ſur-tout qu'on eſtimait cette maniere d'apprécier les hommes. On pouvait être ſûr qu'une maſſe de cheveux, de trois pieds en quarré, annonçait un mérite ſupérieur à celui qui n'étoit ombragé que par une maſſe de deux pieds.

Ce fut là le tems de notre gloire. Il ſemble que l'honneur de nos empires modernes ait été, comme la force

de

de Samſon, attaché à des treſſes myſtérieuſes que le fer devait reſpecter. Nous avons permis que le ciſeau impur des Philiſtins y touchât. La mode, comme une autre Dalila, a porté la main ſur les voiles auguſtes qui dérobaient aux yeux du vulgaire la ſageſſe & la profondeur des réflexions de nos peres.

On ſait auſſi ce qui en eſt arrivé. Après cette fatale opération, les peuples modernes ſe ſont réveillés ſans force & ſans courage. Les petites perruques ancrées ſur les têtes, n'y ont plus occaſionné que de petites vues. Ces coeffures légeres en ont laiſſé évaporer la ſubſtance, que de larges couvre-chefs y nourriſſaient auparavant. Depuis ce temps nos cervelles ſe ſont volatiliſées, comme, chez les diſtillateurs maladroits, les eſprits de la liqueur ſe diſſipent, quand le chapiteau de l'alembic n'eſt pas lutté bien exactement.

L'étendue des perruques eſt donc diminuée; mais la puiſſance de leur mere ne l'eſt pas. On voit encore

tous les jours augmenter ſes progrès.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas les Rois.

D'après ce qui précede, on voit que la Cacomonade eſt un ennemi commun contre lequel il faut ſe réunir. Il attaque également le ſceptre & la houlette. Le ſceptre & la houlette doivent donc concourir également à le chaſſer. On en a déja eſſayé pluſieurs moyens, mais tous peu efficaces, tous inſuffiſans.



CHAPITRE XI.

Ressources dont on se sert contre les attentats de la Cacomonade. Pourquoi ce ne sont pas les Médecins qui entrent en lice avec elle ?

L'HISTOIRE raconte qu'à la premiere bataille entre les Romains & les Grecs, ceux-ci étant restés vainqueurs, s'amuserent à examiner les blessures qu'avoient reçues leurs camarades tués dans la mêlée. Ils virent des têtes fendues, des bras coupés, des corps percés de part en part. L'histoire ajoute que, comme leurs armes à eux ne fesaient que des égratignures; ils ne purent soutenir l'idée de se battre contre des hommes qui donnaient de pareils coups. La vue seule d'un sabre italien les fit trembler dans la suite; & cette frayeur ne contribua pas peu à faire tomber la Grece entiere au pouvoir des Romains.

On peut dire qu'il en fut de même à l'arrivée de notre voyageuſe. Les docteurs étaient familiariſés avec les citoyennes de nos climats. Ils traitaient ſans répugnance les indigeſtions, la fievre & les autres infirmités qui affermiſſent leurs fortunes, en excitant nos alarmes. Mais leur confiance tomba à l'aſpect d'un viſage dont Hipocrate n'avait pas anatomiſé les traits. On les vit fuir à l'approche de cet ennemi redoutable & inconnu.

Il eſt vrai que ſa préſence s'annonçait par des ſignes un peu effrayans. On laiſſait ſon nez dans ſon mouchoir. On crachait ſa langue & les glandes qui la rafraîchiſſent. En voulant jetter une pierre, on était tout ſurpris d'avoir lancé ſon bras. On ſe trouvait en moins de rien réduit à l'état de ces gardiens des ſerrails, à qui la prévoyance des Turcs ne laiſſe pas de quoi exciter même l'ombre d'un ſoupçon. On crut qu'une nouveauté ſi terrible était la derniere reſſource de la mort. On ſe perſuada que le genre

humain allait périr par cette nouvelle façon de l'attaquer.

Pour completter l'effroi, on s'imaginait qu'elle était contagieuse comme la peste. On ne savait pas qu'il n'y eût qu'une façon de s'y exposer, & qu'on fût toujours libre de s'en défendre. La défiance était répandue dans toute la société. Chacun tremblait pour soi. On s'écartait impitoyablement des malheureux qui paraissaient frappés. Des auteurs contemporains avouent qu'il en périt plusieurs au milieu des bois, où la terreur publique les fesait abandonner.

Dans cette consternation générale, la faculté perdit la tête. Esculape dérouté, cessa de rendre des oracles. Ce n'était plus le moment où avec de l'eau tiede & de l'éloquence, un docteur parvenait à se faire honneur des efforts de la nature. Ici elle restait dans l'inaction; elle était accablée sur le champ. Elle implorait à grands cris le secours de l'art; & l'art interdit, humilié, ne lui prodiguait qu'une compassion inutile. Il était loin de

ſonger à pourſuivre une antagoniſte qu'il n'oſait pas même enviſager.

Cependant, avec le temps, l'habitude du ſpectacle en diminua l'impreſſion. Des hommes ſans titres, des charlatans plus hardis ou plus avides que les docteurs, ſe préſenterent pour un combat où la victoire devait être fort lucrative. Ne pouvant aſſurer le ſuccès, ils vendaient au moins l'eſpérance.

On fit des épreuves; on riſqua des infuſions de végétaux; on conſeilla des préparations chymiques; on mit à contribution la Chine & l'Amérique; on cita Hipocrate. On n'avait aucunes lumieres, & déja on diſputait avec aigreur ſur les moyens d'en acquérir.

Enfin dans cette occaſion, comme dans toutes les autres, le haſard vint au ſecours de la ſcience. On avait ſous la main un fluide blanc comme l'argent, plus peſant que lui; mais connu par ſa propriété de s'attacher aux autres métaux, & compté parmi les métaux lui-même, ſans qu'on

ſache trop pourquoi. Perſonne ne pouvait imaginer qu'en le broyant avec de la graiſſe, & l'appliquant enſuite ſur la peau, ou en le donnant à boire mêlé avec d'autres ingrédiens capables de tempérer ſon activité, on réuſſirait à mettre en fuite cette étrangere, dont le ſéjour devenait ſi funeſte à ſes hôtes.

A la vérité on prétend que pluſieurs Arabes très-experts s'en étaient déja ſervis dans quelques circonſtances. Ils l'employaient, dit-on, pour tuer les poux, pour chaſſer les dartres, pour appaiſer les démangeaiſons & pour d'autres maladies de la peau. Mais leur méthode n'était point connue en Europe. Quand Avicenne ou Serapion en auraient parlé, il n'en était pas plus facile à nos ancêtres de deviner que ce qui était bon contre les poux, devait l'être contre la Cacomonade. Ce qu'il y a de sûr pourtant, c'eſt que la découverte en fut faite, qu'on l'adopta, & qu'elle réuſſit.

Le bruit ne tarda pas à s'en répandre. On en profita de tous côtés.

Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que la faculté s'y oppoſa de toute ſa force. Elle n'avait point voulu chercher de reſſource. Elle ne parut s'animer que pour combattre, ſuivant ſon uſage, celle qu'on venait de trouver. Elle fit retentir l'Europe de ſes déclamations contre ce fluide utile qu'elle voulait reléguer dans les barometres. Il ne tint pas à elle que l'autorité civile ne s'interposât pour en interdire l'uſage.

C'eſt ainſi qu'on a vu l'émétique décrié avec violence par les prédéceſſeurs de ceux qui l'ordonnent aujourd'hui. C'eſt ainſi qu'on a tonné avec emportement contre le quinquina, contre l'ipécacuana, &c. dans les mêmes chaires où l'on en détaille à préſent les vertus avec enthouſiaſme. C'eſt ainſi que de nos jours l'inoculation a trouvé des ennemis implacables parmi des gens qui paſſent pour ſages. Des médecins, reçus docteurs, ont ſigné un mémoire où l'on diſait qu'il fallait laiſſer les étrangers en faire l'expérience à leurs dépens.

On aurait peine peut-être à citer des exemples plus frappans des inconſéquences où la paſſion & l'entêtement peuvent porter, même les gens inſtruits. La mode & l'opinion ſont en tout les reines du monde ; mais le vif-argent par ſon utilité ne méritait pas d'être ſoumis à leur caprice.

On ne le combattit pas long-temps. Il fallut bientôt s'en ſervir, après avoir eſſayé de le faire condamner. La faculté, raſſurée par ce ſecours, voulut ſe rapprocher des infortunés qu'elle avait trahis en quelque ſorte. Mais la place était priſe. Une rivale, long-temps mépriſée par elle, avait ſaiſi le moment de ſon eff oi.

Comme les ſignes du déſaſtre auquel il fallait remédier, étaient extérieurs, & que la faculté régente avait paru les craindre, une autre faculté, moins timide & plus active, ſe les était attribués. Celle-ci haſarda la premiere, avec quelque méthode, l'uſage de la liqueur argentée, qui, dans les mains des empyriques, produiſait

peut-être autant de mauvais effets que de bons. Elle s'empara de la confiance du public ; & quand les autres, revenus de leur effroi, voulurent reprendre un poste dont ils croyaient pouvoir disposer, leurs efforts furent inutiles.

C'était une mine plus riche que celle du Pérou, qui s'ouvrait. Les usurpateurs ont conservé jusqu'aujourd'hui le droit d'y travailler presque seuls. Les docteurs régens se voient avec regret exclus de la source de tant de richesses. Ils essayent souvent de s'y glisser ; mais on ne leur permet point de manier la composition précieuse qui détrône l'étrangere, & attire l'argent des malades. On leur permet seulement de raisonner sur la théorie qui ne rend rien. On les laisse aborder à l'entrée de la mine. On souffre qu'ils éclairent les ouvriers, s'ils le peuvent ; mais on leur interdit totalement la fouille qui seule est lucrative.

AVERTISSEMENT des Libraires au ſujet du Chapitre ſuivant.

NOUS prévenons les yeux délicats de paſſer par-deſſus tout le chapitre qui ſuit, quoique ce ſoit le plus inſtructif de l'ouvrage. Malgré l'envie qu'avait M. Pangloſs de gazer les choſes d'une façon honnête, il ne lui a pas été poſſible probablement de les adoucir dans ce dialogue, où il ne fait que rapporter les diſcours des interlocuteurs. Il aurait bleſſé la vraiſemblance & la vérité, en changeant quelque choſe à leurs termes. Il ne faut pourtant pas croire qu'ils ſoient révoltans. Ils n'ont que l'énergie inévitable en pareille matiere. Ils ſont traités avec autant de ménagement qu'on doit l'attendre des deux hommes illuſtres qui paraiſſent ſur la ſcène.

CHAPITRE XII.

Dialogue entre un Mandarin & M. le Baron de Thunderthentronck sur l'usage du vif-argent, dans le cas dont il s'agit.

LE métal dont on vient de parler, est incontestablement la seule barriere que l'on puisse opposer avec succès aux invasions de la Cacomonade. Il ne se contente pas même d'arrêter ses progrès ; il pénétre jusqu'à son principe. Il l'attaque, la presse, la déracine. Par-là il doit être mis bien au-dessus de l'or, qui loin de guérir les maladies, ne fait au contraire que donner la facilité de les attraper toutes.

On aura quelqu'idée, tant de son efficacité, que des différentes manieres de le préparer & de leurs suites, si l'on jette les yeux sur le petit dialogue suivant. Il y a deux interlocu-

teurs. Le premier eſt un de ces magiſtrats lettrés, qu'on nomme à la Chine *Colao*, & que les Européens ſe ſont aviſés de nommer *Mandarins*, ſans qu'on en ſache trop la raiſon. Le ſecond eſt le fils de mon reſpectable maître Monſieur le Baron de Thunderthentronck. J'eus la conſolation de le retrouver à Pequin, l'an de grace 1761. Il commençait à y être élevé en dignité. Il eut alors avec un Mandarin du troiſieme ordre la converſation ſuivante, qu'il a eu la bonté de me communiquer.

LE MANDARIN.

Bon jour, mon révérend Pere. Je me ſuis fait apporter ici dans ma lanterne couleur de laque, ſans découpure. Je n'ai avec moi que trente hommes à cheval, avec dix-huit tambours. Je vous en fais mes excuſes; mais j'étais bien-aiſe de vous voir *incognito*.

LE BARON.

Serions-nous aſſez heureux pour

pouvoir être utiles à Votre Excellence ?

LE MANDARIN.

Oui ; vous pouvez me faire un grand plaisir.

LE BARON.

Voudrait-elle voir expirer un chat dans la machine pneumatique, ou détourner le tonnerre avec l'aiguille électrique ?

LE MANDARIN.

Non, ce n'est pas cela qui m'amene.

LE BARON.

Voudrait-elle se défaire de quelques balles de soie crue, de quelques vieilles porcelaines pour envoyer en Europe ? Il est grand tems, Monseigneur, je vous en avertis. Elles vont bientôt baisser de prix, depuis que de savans chimistes en ont découvert le secret.

LE MANDARIN.

Cela ne m'inquiete guères.

LE BARON.

Vous voudriez peut-être aller à confeſſe, & obtenir la rémiſſion de vos péchés par l'interceſſion de ſaint Ignage de Loyola, du bienheureux François Regis, du grand ſaint François de Gonzague, qui ſe mettait ſur la poitrine un linge mouillé, pour empêcher ſon cœur de s'enflammer par l'amour de Dieu.

LE MANDARIN.

Eh non. Je ne veux point tout cela. Il s'agit uniquement de m'apprendre de quel ſecret vous vous ſervez vous autres, quand vous avez la.....

BARON.

Ah! ah! Monſeigneur. A nous! Là....! Fi donc.....

LE MANDARIN.

Eh ſans doute, mon R. P. Je l'ai bien, moi qui vous parle. J'ai pourtant ſoutenu tous mes examens avec

honneur. J'ai été reçu au grand concours, la premiere année de l'Empereur Jontchin. Je manie le pinceau aussi bien qu'aucun lettré de l'empire : c'est à la beauté de mon écriture que je dois ma place, & j'ai la..... Pourquoi ne l'auriez-vous pas aussi quelquefois ?

LE BARON.

Mais Votre Excellence oublie quelle robe j'ai l'honneur de porter. On nous a bien reproché en quelques endroits de faire beaucoup de mal aux hommes ; mais on ne nous a jamais accusés d'un commerce trop direct avec les femmes.

LE MANDARIN.

Ma foi, tant mieux pour vous. Que n'ai-je toujours été aussi prudent ! Je ne serais pas dans l'embarras qui me procure l'honneur de vous voir. Sur le dernier vaisseau qui vous a apporté des pieces d'écarlate, des chapelets, des pendules & des orgues, il y avait une très-belle femme.

N'en avez-vous pas entendu parler ?

LE BARON.

Point du tout. Nous ne ſommes pas curieux de ces nouvelles-là. C'eſt le diable, Monſeigneur, qui ſe cache ſous de pareilles figures.

LE MANDARIN.

Cela ſe peut ; mais il y eſt bien déguiſé. J'étais ſur le port à l'inſtant du débarquement. Je vis deſcendre cette femme de la chaloupe. Elle avait le nez ſi joliment applati ! Elle ſerrait les paupieres avec tant de délicateſſe ! Sa bouche était ſi bien fendue, ſi agréablement coupée depuis la naiſſance d'une oreille juſqu'à l'autre ! & un pied, mon Pere, un pied ! Mon pouce aurait rempli ſa pantoufle. Je défie qu'on ait jamais rien vu de plus beau, depuis le fleuve Jaune, juſqu'au fleuve d'Oubli.

LE BARON.

L'intervalle eſt pourtant bien long entre ces deux fleuves-là.

LE MANDARIN.

N'importe. J'admirais l'économie de la nature, en voyant ce petit pied-là. Quelles délices, disais-je en moi-même, si les proportions sont exactement suivies par-tout !

Je m'apperçus bientôt que la nature était sujette à s'oublier, & je voudrais bien n'avoir acquis d'expérience que sur ce point-là. La belle étrangere avait été insultée par un matelot. Dès qu'elle sut que j'étais le gouverneur, elle me demanda vengeance. Je lui proposai des conditions ; elle les accepta. J'ai fait punir le matelot. Je me suis cru le plus heureux des hommes. Le pauvre diable a eu la *cangue* ; & moi, mon Pere, bien autre chose.

LE BARON.

C'est Dieu qui vous punit, Monseigneur. Il ne veut pas qu'on ait trop de complaisance pour les femmes. Il a dit, *non mœcaberis*, & vous souffrez justement....

LE MANDARIN.

Mon Pere, je ne ſais ſi c'eſt Dieu qui m'a rendu malade ; mais je vois bien qu'il faut que les hommes me guériſſent. Nos médecins refuſent de m'entreprendre : on vous dit habile ; l'êtes-vous aſſez pour m'indiquer un remede ? Je vous prendrai trois groſſes de chapelets, & je vous donnerai cent livres de thé Peco, qui n'aura point été bouilli.

LE BARON.

Allons, voyons. Quoique nous ſoyons peu ſujets aux maladies, nous portons toujours avec nous de toutes ſortes de remedes, comme quantité d'autres choſes que nous faiſons accepter aux autres, & dont nous n'uſons pas. Il s'agit ici de choiſir une méthode.

LE MANDARIN.

Mais il ſemble qu'il faut prendre la meilleure & la plus connue.

LE BARON.

Cela eſt bientôt dit ; mais croyez-vous le choix ſi aiſé ? De toutes les méthodes que je connais, il n'y en a pas une qui ne ſoit appuyée & combattue par de grands noms, par de forts exemples, & par de beaux raiſonnemens.

LE MANDARIN.

Les noms & les raiſonnemens ne ſont rien. Il ne faut s'arrêter qu'aux exemples.

LE BARON.

Oui, à la Chine. Mais il y a des pays où l'on penſe tout autrement. Pour peu qu'une choſe puiſſe paraître utile, on commence d'abord par demander de qui elle vient. On argumente enſuite pour prouver qu'elle eſt mauvaiſe ; & ſi enfin on avoue qu'elle eſt bonne, c'eſt toujours le plus tard qu'on peut. Préſentement, de quelle façon voulez-vous être traité ? Eſt-ce par les frictions ?

LE MANDARIN.

Qu'entendez-vous par-là ?

LE BARON.

Je prendrai un peu de cet onguent qu'on appelle du *Neapolitanum*. Il eſt compoſé de graiſſe & de mercure. Je vous en frotterai tous les jours une certaine portion du corps. Au bout de quarante jours, vous vous trouverez couvert d'une croûte huileuſe, depuis le talon juſqu'à la clavicule, & depuis les omoplates juſqu'au bout des ongles. Vous ſerez gras, puant, inſupportable à vous-même.

LE MANDARIN.

Mais guérirai-je enfin ?

LE BARON.

Il y a lieu de s'en flatter.

LE MANDARIN.

N'y aura-t-il pas d'inconvéniens à craindre ?

LE BARON.

Pardonnez-moi. Votre tête s'enflera prodigieusement. Vos dents s'ébranleront & tomberont peut-être. Vous aurez les gencives & la gorge ulcérées. Vous rendrez une quantité de salive effrayante. Vous pourrez en perdre, ou un œil, ou un bras, ou une jambe, ou la luette, (a) comme le défunt Roi de glorieuse mémoire F..... P....., & beaucoup d'autres qui, avec moins de réputation, n'ont pas eu plus de bonheur.

LE MANDARIN.

Mon pere, je ne veux point de frictions.

LE BARON.

On pourrait les modérer, en vous les administrant par extinction. Il faudrait toujours vous frotter, mais avec plus de ménagement. Je vous ferais prendre du lait quelquefois,

(a) Lettres de Gui Patin, lett. 133.

pour suspendre l'effet du mercure, s'il est trop fort. Vous cracherez moins, vous enflerez moins, vous puerez moins. Cela est plus commode.

LE MANDARIN.

Y a-t-il quelque péril ?

LE BARON.

Le plus grand sera de ne pas guérir.

LE MANDARIN.

Oh! oh!

LE BARON.

Sans contredit. Le remede étant plus doux, sera aussi moins actif. Les molécules bienfesantes ne pourront pas aller chercher aussi avant les parties impregnées du vénin. Pour peu que celui-ci soit abondant, il en restera assez pour vous rendre bientôt beaucoup plus mal que vous n'êtes. Dans cinq ou six ans, *après quelqu'intervalle lucide*, vous vous trouverez de nouveau *constitué malade*, comme dit quelque part un très-habile

professeur d'éloquence en l'université de Paris.

LE MANDARIN.

Cela est désolant. Ah, mon ami, qui l'aurait dit, en voyant un si petit pied !

LE BARON.

N'en dites pas de mal : ce n'est pas lui qui vous a blessé. Au reste, ne vous désespérez pas : vous pourriez essayer de la fumigation.

LE MANDARIN.

Comment s'y prend-on ?

LE BARON.

On vous mettrait debout & tout nud dans une boëte de sapin bien close, dont vous ne sortiriez que la tête. Par en bas, on vous passerait sous les fesses un réchaud allumé avec du mercure sur les charbons. Ce fluide volatilisé par le feu, retenu autour de vous par la machine, & par un grand manteau dont elle serait couverte, pénétrerait

nétrerait peu à peu dans les pores. Vous ſueriez beaucoup, & peut-être à la fin vous vous trouveriez guéri. Il y a des gens qui ont lieu de ſe louer de cette méthode.

LE MANDARIN.

Elle n'eſt pas de mon goût. En vérité, voilà qui eſt étrange. Vous êtes ſi habile, & tous vos ſecrets ſe réduiſent à faire enfler la tête, ou à ne procurer qu'une guériſon incertaine, ou à mettre un réchaud ſous le cul.

LE BARON.

Attendez, je ne ſuis pas au bout. On pourrait vous traiter avec les panacées, avec pluſieurs ſortes d'œthiops minéral. On pourrait vous donner une ſolution de mercure par defaillance, ou des teintures d'or & d'argent. Je n'ai pas de tout cela: mais notre Frere Apoticaire vous en fera, ſi vous voulez.

LE MANDARIN.

Eh morbleu, laiſſez-là ce qu'on pourrait faire, & dites-moi ce qu'il faut que je faſſe?

LE BARON.

Voulez-vous m'en croire? Vous voyez cette petite boîte rouge: à votre place, je m'en tiendrois-là.

LE MANDARIN.

Elle contient un grand nombre de boules griſes. Comment les appellez-vous?

LE BARON.

On les nomme en Europe, *Dragées de Keiſer*. M. Keiſer eſt un praticien Allemand & mon compatriote, qui a imaginé une compoſition toute nouvelle contre la maladie dont vous vous plaignez. Si vous m'en croyez, vous ferez uſage de ſa recette. Je vous gouvernerai: vous guérirez certainement.

LE MANDARIN.

En êtes-vous bien sûr ?

LE BARON.

Si sûr que ce n'eſt qu'après votre guériſon que je veux les cent livres de thé.

LE MANDARIN.

Je compte ſur votre parole. Je m'en tiendrai aux boîtes rouges. Allons, je vais commencer ſur le champ à me traiter. Vous devez tout attendre de ma reconnoiſſance.



CHAPITRE XIII.

Prodigieux progrès de la Cacomonade. Moyens à prendre pour s'en défaire.

On vient de voir ci-dessus que les compagnons du Révérend Pere Baron de Thunderthentronck avaient porté le secret & la réputation de M. K.... jusqu'à la Chine, avec la poudre fulminante, les *Agnus Dei* & les larmes bataviques. On lui a entendu faire l'éloge en peu de mots de ces fameuses dragées, & en recommander l'usage à son prosélite. Cela semble un peu contredire ce que nous avons dit au chapitre X. On y trouve que toutes les ressources imaginées jusqu'ici, sont peu efficaces & insuffisantes.

Mais nous avons parlé de leur insuffisance, quant à l'espece des hommes en général, quant à la totalité des accidens qu'ils ont à craindre en

commun, & non pas relativement à chaque individu. Il eſt certain qu'on réuſſit à rétablir les particuliers. On les lave de la ſouillure qu'ils ont contractée avec imprudence. On leur ôte ce qu'ils ont acquis ; on leur rend ce qu'ils ont perdu, à l'innocence près, qui, comme l'occaſion, n'a des cheveux que pardevant, & qu'on ne ratrape plus, dès qu'on l'a une fois laiſſée échapper.

Mais le genre humain n'en reſte pas moins attaqué. La Cacomonade, ſemblable à l'hydre de la fable, n'a pas plutôt perdu une tête, qu'elle en recouvre dix. Tandis que cent malades travaillent à s'en défaire, mille la recherchent avec empreſſement ; de ſorte que, malgré les flots d'argent liquide dont on inonde l'Europe, la néceſſité de l'employer devient chaque jour plus preſſante & plus ſenſible. On ne réuſſira jamais à s'en délivrer, qu'en écraſant d'un ſeul coup le monſtre qui nous dévore les entrailles. C'eſt, comme on vient de le dire, une hydre qui ſe multiplie par

ſes pertes mêmes. Pour l'exterminer, il ſaut couper à-la-fois toutes ſes têtes. Pour l'empêcher de renaître, il eſt néceſſaire d'y appliquer le fer & le feu ſur le champ.

Les gouvernemens deviendront, dès qu'ils auront le courage de le vouloir, des Hercules capables de cette opération héroïque & ſalutaire. Il ne s'agira pour cela, de leur part, que de renouveller, & ſur-tout de veiller à faire exécuter des précautions priſes depuis long-tems à ce ſujet, & autoriſées par le conſentement des anciens peuples dans des occaſions bien moins intéreſſantes.

Les lépreux, chez les Juifs, étaient bannis de l'enceinte des villes. Il y avait peine de mort contre ceux qui ſe haſardaient à y entrer. On leur ôtait le maniement des affaires. On les ſéqueſtrait de la ſociété humaine; & quoiqu'un des privileges de leur état fût de ſerrer avec plus de force les nœuds du lien conjugal, comme on l'a vu, on exigeait qu'ils allaſſent porter au loin leurs talens & leurs démangeaiſons.

Cette politique ſage a été depuis imitée dans tous les pays curieux de leur conſervatiøn. En France même on en a fait uſage d'abord contre la lepre, quand elle eut jugé à propos de ſe tranſplanter des bords de la mer Morte ſur ceux de la Méditerranée, & qu'elle eût paſſé du Jourdain dans la Seine. On s'en ſouvint enſuite à la premiere deſcente de ſa rivale de l'Amérique. Les magiſtrats infatigables, qui veillent au repos & à la ſécurité des habitans de Paris, rendirent contre cette production de Saint-Domingue les arrêts les plus ſéveres. Ils firent des ordonnances pour en défendre le tranſport dans l'intérieur de la ville, & en faciliter la prompte exportation. Dès avant l'an 1498, on trouve des réglemens de police qui tendent à cet objet.

Ils commandent à toutes perſonnes ſuſpectes d'alliance avec la Princeſſe de l'Amérique, à quiconque s'eſt laiſſé ſurprendre à ſes artifices, *de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, ſous peine de la hart.* On an-

nonce qu'il ſe trouvera à la porte par laquelle il leur eſt enjoint d'en ſortir, *des diſtributeurs chargés de leur donner à chacun quatre ſols pariſis, pour les indemniſer des frais du voyage.* Les riches même, & les naturels du pays, ſont exclus des rues, ſous peine, s'ils y ſont rencontrés, *d'être jettés dans la riviere* (*a*). On les renferme dans leurs maiſons, s'ils en ont, ou dans des édifices publics conſacrés à cet uſage, s'ils n'en ont pas qui leur appartiennent. On ſe charge de les y fournir de vivres, & de tous les ſecours qu'exige leur état, juſqu'à ce qu'ils ayent abjuré le joug de l'ennemie, & qu'ils ſe ſoient mis en état de figurer dans la ſociété, ſans rougir, ou ſans la troubler.

Tels ſont les réglemens qu'il faut ſe hâter de remettre en vigueur, avec quelque modification pourtant. Il eſt très-bon de punir de la hart tous ceux ou celles qui, après un certain

(*a*) Voyez les regiſtres du Parlement & du Châtelet.

tems marqué pour les purifications, oſeront reparaître avec des ſouillures. Mais ce ne ſerait pas aſſez de leur donner quatre ſols pariſis pour leur voyage. Tout ce qu'on y gagnerait, ce ſerait de les envoyer planter la Cacomonade chacun dans leur pays. Elle s'y multiplierait, pour peu que le terrein fût favorable à ſa propagation. On en verrait bientôt les fruits refluer vers la capitale avec impétuoſité.

Il ne ſuffit donc pas de chaſſer les ſujets de l'étrangere. Il eſt bien plus sûr & bien plus raiſonnable de les arracher à cette ſujétion importune. Il faut leur ouvrir des aſyles où ils puiſſent s'affranchir ſans inquiétude, & que la facilité d'y briſer leurs fers leur en faſſe naître l'envie. Il faut établir dans chaque ville ou bourg, un lieu conſidérable, une maiſon où tout repentant, quel qu'il ſoit, puiſſe être reçu & admis à faire pénitence. Il faut qu'on ſoit maître de payer ou de ne pas payer, d'y reſter connu ou inconnu. Il faut qu'on y admette les

gens de tout âge, de toute condition, même avec des masques, s'il s'en présente. Comme ce ne sont pas essentiellement les visages qui ont besoin de secours, il est clair que les assistans n'ont pas besoin de les connaître, pour soulager ceux qui les implorent.



CHAPITRE XIV.

Réponse à quelques objections qu'on pourrait faire contre les moyens de supprimer la Cacomonade.

On se récriera sans doute sur ces établissemens. On dira que dans un tems où l'Etat n'a pas d'or pour ses besoins, il ne saurait ainsi prodiguer le vif-argent pour ceux de ses membres. Ceux qui parleraient ainsi, seraient des politiques bien cruels, ou des raisonneurs bien peu instruits de la véritable économie.

Si la peste était à Marseille, l'indigence de l'Etat empêcherait-elle qu'on n'y fît marcher des troupes ? Ne trouverait-on pas de l'argent à y envoyer, ou pour secourir la ville, ou pour en interrompre la communication ? Or la Cacomonade est vraiment bien pire que la peste.

Celle-ci n'attaque que la génération

préſente. L'autre anéantit, ou du moins abâtardit preſque ſûrement les générations futures. L'une a l'abord effrayant. La ſageſſe peut s'en défendre ; il y a des précautions certaines pour l'écarter. L'autre ne marche qu'avec le plaiſir ; elle commence par aveugler la ſageſſe, & finit par la renverſer. Elle a donc bien plus de facilité pour ſe répandre. Elle a des ſuites plus funeſtes. Elle exige donc encore plus de ſoins du gouvernement.

Ces ſoins ne ſeraient pas auſſi diſpendieux qu'on ſe l'imagine. D'abord on a les anciennes léproſeries dont on pourrait affecter les revenus & les bâtimens à cette œuvre utile. Ce ſerait ſuivre l'intention des fondateurs. La Cacomonade a ſuccédé à la lepre. Elle doit recueillir les fruits de cette riche ſucceſſion. On ne ſaurait lui conteſter ſes titres.

Enſuite, qui doute qu'au premier bruit de ce projet, la charité publique ne s'éveillât ? Combien de Princes de l'Egliſe, de Paſteurs vigilans, s'empreſſeraient, par un zele déſintéreſſé,

à préparer un asyle contre des maux dont ils souffrent, dès que leurs ouailles en sont attaquées ! Combien de dévotes imiteraient leur exemple ! Avec quelle éloquence les directeurs ne prêcheraient-ils pas la nécessité de multiplier des établissemens destinés à cacher des faiblesses, ou à mettre la force en état de se reproduire sans danger ? Il est certain que ces retraites seraient bientôt les maisons du royaume les plus riches, comme les plus fréquentées. Elles deviendraient en très-peu de tems l'entrepôt le plus commode pour secouer le joug de la Cacomonade, comme L. . . . . a été jusqu'ici le plus sûr pour s'en charger.

La facilité de la premiere opération rendrait criminel le refus de s'y prêter. La Justice ne ferait rien que d'équitable, en prononçant la peine de mort contre ceux qui en seraient convaincus. Il y a cependaut des cœurs tendres, chez qui la douceur dégénere en faiblesse. Ils s'allarmeront de cet

arrêt ſévere. Ils ne verront pas de proportion entre le châtiment & la faute.

Il eſt ſi doux, ſi naturel, diront-ils, de braver les riſques dont elle eſt la ſuite. Serait-il juſte de punir, par un ſupplice honteux, une erreur d'un moment ? Pourrait-on ſe réſoudre à donner la mort à un être raiſonnable, parce qu'il aura joui mal-à-propos de la vie ? Voici ce qu'on pourrait leur répondre.

Je conviens, Meſſieurs, que mon avis peut paraître dur. Mais examinez donc ce qui ſe paſſe ſous vos yeux. Qui ſont ces miſérables que vous voyez enchaînés en calotte rouge ſur des galeres ? Qui ſont ceux dont l'exécution fait courir tant de peuple dans les places publiques. Il y a, parmi eux, des gens qui ont fait la fraude, la contrebande. La loi s'arme d'une rigueur inflexible, & les condamne ſans pitié.

Mais, je vous prie, y a-t-il une plus terrible contrebande que la Ca-

comonade ? Peut-on mettre l'introduction de ſes préſens en parallèle avec celle du tabac de Hollande ou d'Eſpagne ? La cochenille, toute rouge qu'elle eſt, peut-elle ſoutenir la comparaiſon avec de certains boutons pourprés, qu'il n'eſt pas honnête de nommer ?

Si vous faites ramer, ſi vous pendez, ſi vouz rouez ſans répugnance de pauvres gens, pour vous avoir apporté à bon marché, je ne ſais quelle poudre brune, jaune ou couleur de feu, que devez-vous donc à ceux qui oſent empoiſonner la ſource des plaiſirs ? Que ne ferez-vous pas à des audacieux qui ſe haſardent à porter le deuil dans le ſanctuaire de la volupté, & les larmes dans le ſéjour de la joie ?

L'humanité éclairée ordonne ſans doute leur punition en faveur de l'humanité ſouffrante. Il faut donc, ſans héſiter, marquer un tems fixe, après lequel perſonne ne ſera plus reçu à ſe montrer affligé d'un acci-

dent dont il aura pu ſe délivrer. Il faut traiter la Cacomonade comme marchandiſe étrangere, & en confiſquer les porteurs ſans miſéricorde.



CHAPITRE XV.

Précautions à prendre pour empêcher la rentrée de la Cacomonade, & conclusion de cet ouvrage.

Ce ne ferait pas encore assez que de prohiber les effets suspects. Il faudrait aussi des précautions pour en empêcher l'entrée. Il faudrait des bureaux, des commis, des gardes pour veiller sur les paquets propres à receler cette triste espece de contrebande; & c'est à quoi j'ai pourvu.

L'Empereur Heliogabale ou Elagabale, fameux par son grand nez, avait, dit-on, établi un sénat de femmes. Cette auguste compagnie devait juger toutes les affaires du sexe. C'est devant elle qu'on rapportait les petites querelles, les tracasseries de ménage, les brouilleries entre les amans. Elle décidait aussi en dernier ressort des modes, des coëffures, des

ajuſtemens de toute eſpece. C'eſt cette politique que je voudrais qu'on pût imiter dans Paris, dans toute la France, & même dans toute l'Europe.

On y a placé par-tout des corps-de-garde chargés de veiller pour l'intérêt des fermiers. On y voit des chaînes de ſurveillans qui ſe donnent la main de toutes parts pour éloigner les fraudeurs, & déconcerter leurs ruſes. Il y a une liaiſon intime entre ces détachemens qui hériſſent les frontieres, & les compagnies opulentes qui recueillent dans le centre le fruit de leurs ſoins. Ne pourrait-on pas imiter auſſi cette police dans l'établiſſement dont il s'agit?

On formerait dans les capitales des bureaux d'un nombre de filles inſtruites, qui auraient gagné leur vétérance à l'. . . . . Ce ne feraient ni les trois Graces, ni les neuf Muſes. Ainſi on pourrait les compoſer de quarante, comme l'Académie françaiſe, ou de ſoixante, comme la ferme générale. On n'y admettrait que les meilleures connaiſſeuſes, les plus ſtilées aux

exercices du magaſin, les plus familiariſées avec les caracteres de la fraude, & les plus propres par conſéquent à la découvrir, malgré l'adreſſe des contrebandiers.

A l'inſtar de ce bureau général, on en formerait d'autres particuliers dans les villes de province, & ſur tous les paſſages; ce qui entretiendrait entre la tête & les membres une correſpondance auſſi utile qu'inſtructive. Ces redoutables aſſemblées tiendraient leurs ſéances tous les jours ſoir & matin. Tout étranger, arrivant ſur la frontiere, ſerait tenu d'y venir faire ſa déclaration.

C'eſt-là qu'il ſerait viſité ſans ménagement. Suivant ſon état, on lui expédierait un *paſſe-debout*, ou bien on marquerait d'un cachet la marchandiſe prohibée, afin qu'on ne pût en faire uſage, juſqu'à ce qu'elle eût été parfumée dans la maiſon ſalutaire où on l'enverrait.

Le beau ſexe ne ſerait pas exempt de cette cérémonie. Elle paraîtrait gênante d'abord; mais on s'y accou-

tumerait bientôt. On s'eſt bien habitué à voir à chaque porte des mains groſſieres, & quelquefois infidelles, ſe promener dans les malles, en déranger l'ordre, & gâter ſouvent ſans retour ce qui y eſt renfermé. Il faudrait peu de tems pour s'habituer à ſentir des mains douces & façonnées par un long uſage à rendre leurs attouchemens agréables.

Il faut remarquer qu'en compoſant ainſi les bureaux de femmes éclairées, & connues pour l'être, on remédierait aux inconvéniens qui naîtraîent de toute autre adminiſtration. Il n'y a point de femme qui eût à rougir d'être ſoumiſe à l'inſpection des perſonnes de ſon ſexe. On ne rencontrerait point d'homme qui refuſât de ſe produire ſous les yeux d'un tribunal fameux par ſon expérience. Il n'y aurait donc aucune difficulté. La pudeur & la ſanté des deux ſexes ſe trouveraient par-là à couvert des atteintes qui pourraient, ou effaroucher l'une, ou altérer l'autre.

Voilà mon projet tel que je l'ai

conçu. Je le ſoumets aux lumieres des politiques devenus nombreux dans ce ſiecle de philoſophie. Je puis aſſurer que j'ai eu en vue uniquement l'utilité publique, & le bien du monde entier, qui eſt devenu ma patrie. Je fais des vœux pour qu'il parvienne entre les mains des gens en place. Je ſouhaite que leur intérêt particulier les porte à concourir, en l'adoptant, à l'avantage général.

Pour vous, Mademoiſelle, s'il eſt jamais adopté, on n'oubliera point que c'eſt ſous votre nom qu'il a paru pour la premiere fois. Tout Paris vous nommera par acclamation à une place dont vos travaux vous ont déja rendue digne. Je vous verrai, avec une joie indicible, briller à la tête du ſénat auguſte dont je viens de donner le plan. Vous deviendrez l'inſpectrice des armemens de Cythere, & la pilote des amours. Vous apprendrez à la jeuneſſe à voguer ſans péril ſur l'océan orageux des plaiſirs, en dirigeant ſon gouvernail

avec l'art que donne l'expérience. Vous lui montrerez à éviter des écueils que vos pareilles ont, comme dit un grand homme, *souvent marqués* par leurs naufrages.





LETTRE

SERVANT DE SUPPLEMENT

A CET OUVRAGE,

A. M. L. A. aux C. D. S. M.

Sur les causes qui contribuent à la multiplication effrayante de la Cacomonade.

JUSQU'APRÉSENT, mon cher ami, je n'ai fait que plaisanter. C'est en riant que j'ai écrit l'histoire d'un des plus tristes fléaux qui accablent le genre humain. Il est fort singulier que l'usage ne permette qu'aux médecins d'en parler sérieusement, & que, dans le beau monde, la mauvaise humeur ne puisse être l'effet d'une cause très-propre cependant à en donner.

Voilà bien assurément la suite de cette bisarrerie qui se remarque en tout dans nos mœurs & dans nos coutumes. Qu'un homme ait un accès de fievre, qu'il ait mal dormi, qu'il paraisse cracher un soir avec moins de facilité qu'à l'ordinaire : dès le matin tous les laquais sont en l'air ; le marteau de sa porte ne repose plus, & son portier ne saurait suffire aux messagers obligeans qui accourent de tout Paris demander *comment Monsieur a passé la nuit.*

Le même homme a-t-il été la dupe d'une jolie friponne, & il en est tant hélas ! lui reste-t-il des souvenirs cuisans d'un tendre rendez-vous ; est-il forcé, au sortir des bras de Vénus, d'implorer le secours d'un Dieu qui, chez les anciens, dispensait les faveurs de la déesse, & qui ne sert plus, parmi nous, qu'à les faire oublier ; on le voit pâlir, maigrir, dessécher sans inquiétude. Il faut qu'il cache les soins qu'il prend pour sa santé comme une mauvaise action ; & si quelque ami particulier lui en demande de tems en tems

des

des nouvelles, c'eſt avec une pitié inſultante qui l'humilie plus encore que ſon état.

C'eſt, dira-t-on, un fruit du libertinage. La honte eſt une amertume ſalutaire que la décence y répand pour dégoûter les imprudens qui pourraient être tentés d'y toucher. Cette contradiction apparente eſt un trait de ſageſſe. On a grande raiſon de compatir aux infirmités qui ſont une ſuite inſéparable des faibleſſes de la nature, & de ne montrer que du mépris pour celles qui annoncent un abus de ſes reſſources.

Ah! croyez-moi, mon cher ami, n'approfondiſſons pas cet objet. Ce fruit-là eſt une production du libertinage, je le veux croire : mais il faut qu'il reſſemble au chiendent, & qu'il croiſſe, indifféremment comme lui, dans les bonnes & dans les mauvaiſes terres. On le cueille dans tant d'endroits qui portent les armes de la vertu, qu'en vérité il ne faut jurer de rien. C'eſt ſur-tout en ce genre

que les enseignes sont trompeuses, La Fontaine a dit :

Sous les cotillons des grisettes,
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.

Mais, convenez-en, de nos jours du moins, ce n'est pas la beauté seule qui y loge par-tout si également : & il n'y a pas moins de parité dans la distribution des inconvéniens qui la rendent redoutable.

Ce n'est pas là ce qui m'étonne ; mais ce que j'admire, ce que je ne connois pas, c'est la sécurité avec laquelle nous vivons au milieu de tant de dangers. Nous regardons apparemment la Cacomonade comme les vapeurs infectes de Paris, que l'on y respire par-tout, & avec lesquelles on se familiarise à force d'en être empoisonné : mais il y a entre ces deux fléaux une étrange différence.

La police prend du moins quelques soins pour diminuer le dernier. On

balaie les rues : on enleve les boues : un travail journalier fait disparoître ce qu'une consommation journaliere fournit d'immondices. En est-il de même pour l'autre objet ? Hélas ! non. Ou l'on ne prend aucun soin à cet égard, ou ceux que l'on prend sont si faibles, qu'au lieu de guérir le mal, ils ne sont pas même capables d'en arrêter les progrès.

Cependant il est tems que les gouvernemens se réveillent de la léthargie où ils paraissent plongés sur cet article. Ils voient avec tranquillité le mal se répandre rapidement autour d'eux. La population, frappée jusques dans ses racines par ce fléau terrible, est flétrie & se desseche. On apperçoit sensiblement l'espece diminuer pour le nombre & pour la force. On rencontre de tous côtés une infinité d'hommes qui sont réduits à porter toute leur vie les marques funestes de l'épreuve par laquelle ils ont passé dès leur enfance, comme ces métaux que la chymie dénature au sortir du creuset par des opérations violentes.

La négligence a été en quelque sorte excusable tant que la maladie n'a circulé que dans les villes. Des politiques éclairés en ont pu concevoir moins d'effroi tant qu'elle n'a menacé que des rentiers oisifs, ou des bourgeois désœuvrés. Peut-être n'y aurait-il pas encore de quoi s'alarmer bien fortement, si elle se bornait dans l'enceinte des cités, si elle se contentait d'y punir les excès d'une jeunesse avilie, ou d'une vieillesse crapuleuse. Elle n'attaquerait guères que des hommes indignes de ce nom, & ce serait une petite perte pour le genre humain.

Malheureusement elle ne s'en tient pas là : elle fait des excursions fréquentes dans les villages. C'est là qu'elle va attaquer notre pauvre race dans les tiges qui en soutiennent encore quelque peu la noblesse & la vigueur. Elle n'a aucune peine à s'y établir ; l'ignorance & sur-tout la pauvreté, en facilitant les complaisances qui la font provigner, éloignent des remedes qui la détruisent.

Le tems n'est plus où l'on pouvait

regarder les campagnes comme l'aſyle de l'innocence & des plaiſirs ſans remors. Nos anciens poëtes en louaient avec juſtice les beautés & les agrémens ; ils vantaient la ſécurité des bois qui les entourent, la verdure des gâſons qui les parent, la pureté des eaux qui les arroſent, la fraîcheur des nymphes qui les embelliſſent. On ne voit plus les nôtres en faire autant.

Ce n'eſt pas que nous n'ayons auſſi des bois, des eaux, des gâſons & des nymphes : mais ce n'eſt plus Diane qui chaſſe dans nos forêts : ce n'eſt plus Vénus qui ſe mire dans nos ruiſſeaux, ni Flore qui gliſſe en fuyant ſur la fougere. La Cacomonade a pris la place de ces déeſſes. Tout ce qui ſervait autrefois à voiler ou à augmenter les plaiſirs, ne ſert plus dans ſes mains qu'à multiplier les occaſions de repentir ; & ſi quelque faune audacieux oſe encore pourſuivre les bergeres dans les bocages, il ſe ſent bientôt frappé d'un trait tout différent de ceux de l'amour.

Quelle puiſſance a donc pu cauſer une ſi triſte métamorphoſe dans des

lieux si éloignés de la corruption des villes ? Comment l'apparence de la vertu peut-elle y couvrir ce qui n'est ailleurs que la suite du libertinage ? Comment se fait-il que la simplicité même y devienne souvent dangereuse pour ceux qui se flattent d'en abuser ? On peut en assigner trois causes très-obscures, mais très-actives, qui sont les principaux mobiles du ravage que produit la Cacomonade dans les campagnes.

La premiere, c'est ce prodigieux nombre d'enfans qui sortent tous les jours des grandes villes pour se répandre à plusieurs lieues à la ronde. Ils y vont demander à des nourrices mercénaires des secours que leur refusent les parens dont ils tiennent le jour. C'est souvent un bonheur pour eux. Ils perdraient bientôt la vie qu'ils viennent de recevoir, si on ne les écartait promptement du sein cangrené où ils l'ont puisée : mais ce bonheur devient bien funeste au sein compatissant qui daigne les accueillir.

A la place du lait qu'ils en tirent, ils

y font paſſer le venin dont leur innocence ne les a pas garantis. De ce moment la tendreſſe conjugale devient un piége où le mari ne tarde pas à ſe prendre. Il s'infecte à loiſir d'une peſte dont il ne peut redouter l'exiſtence, puiſqu'elle ſe reproduit pour lui dans les bras même de la ſageſſe & de la fécondité. Quand les preuves en viennent à paraître, la honte empêche quelquefois qu'on ne les déclare, & preſque toujours l'indigence ne permet pas qu'on y remédie. La néceſſité d'un travail pénible en augmente, en aggrave les ſymptômes. La faibleſſe que les uns amenent, empêche que les fruits de l'autre ne ſoient ſuffiſans. Les beſoins ſe multiplient à meſure que les forces diminuent : la déplorable famille va enfin s'anéantir dans un hôpital, après avoir langui quelque tems dans la miſere & le déſeſpoir.

Il n'y a point là d'exagération. Tel eſt le tableau très-vrai, très-naïf de ce qui ſe paſſe tous les jours autour de nous. Il n'y a point de Curé de campagne, point de Gentilhomme de pro-

vince qui n'en connaiſſe la vérité. Telle eſt la premiere ſource de la dépopulation des villages par la maladie dont il s'agit ici.

Ce n'eſt pas ſeulement à la faveur des enfans au berceau qu'elle s'y introduit. Elle fait encore ſervir indirectement à ſes vues ces poupées parfumées, ces vieillards de vingt-cinq ans qu'une deſtinée cruelle a rendus de bonne heure riches & ſeigneurs de paroiſſes. Ils vont quelquefois promener dans leurs terres l'ennui qui les dévore, l'inſipidité qui les accable. De peur d'être à eux-mêmes dans ce nouveau ſéjour, ils ont ſoin d'y traîner tout cet appareil de luxe qui les tue dans les villes d'où ils s'enfuient.

Un cortege nombreux, un équipage magnifique les inveſtit juſqu'au milieu de la ſimplicité champêtre. Ils ſe plaiſent à voir briller les laquais inſolens & galonnés qui les ſervent mal, au milieu des payſans ſoumis & couverts de haillons qui n'oſent les enviſager que de loin. Ils aiment à compter dans les appartemens de

leurs châteaux plus de fainéans inutiles, qu'ils n'ont de vassaux laborieux dans la campagne.

Ce faste ridicule, cet orgueil impertinent serait un mal médiocre, s'il ne servait qu'à nourrir la petitesse du maître. Ce qui le rend vraiment affreux, c'est qu'il favorise le libertinage des valets, & qu'il en multiplie les suites à l'infini. La Cacomonade en fait de nouveaux Promethées qu'elle arme de son flambeau; ils vont par ses ordres animer les statues dont les villages sont remplis, avec une flamme funeste qu'ils n'ont point dérobée aux rayons du soleil.

Les trois quarts des hommes qui se dévouent chez nous à la servitude, sont oisifs par état, & célibataires par nécessité. Une indépendance absolue est la premiere condition que le luxe exige pour les admettre aux honneurs de la livrée, & il ne l'exige que pour s'en offrir à lui-même le sacrifice. Il ne veut partager avec personne son domaine sur ses sujets. Il prétend commander à des esclaves qui n'aient

d'autre maître que lui. Il croit par-là s'épargner des inquiétudes. Il s'imagine s'assurer d'un service plus prompt, d'une fidélité plus exacte.

Je ne sais s'il y réussit : mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette foule de laquais désœuvrés, isolés, cherche du plaisir & de la compagnie par-tout où elle en peut trouver. Leur tempérament les pousse à des plaisirs vifs, & leur habit les réduit à des compagnies où on leur en offre de faciles. Privés par celui-ci des douceurs du mariage, & appellés par l'autre à en remplir les fonctions, ils se livrent à un commerce qui en a les agrémens, sans en présenter les embarras. Dans cet abus infame des ressources de la nature, ils suivent les intentions de leur maître, & souvent leur exemple.

Le besoin présent les étourdit sur les suites de l'avenir. On sait ce qu'il y a à attendre de l'espece de femmes à laquelle ils sont bornés, & ils ne tardent pas à s'en appercevoir. Ils deviennent alors plus hardis, comme un homme dont l'habit est une fois mouillé, s'ex-

pose avec moins de répugnance à la pluie. La force de l'âge les soutient quelque tems : l'obligation de se présenter, ou même le défaut de moyens les détourne de penser à la guérison. Il faut suivre le maître par-tout où son caprice lui ordonne de se montrer, & on le suit dans quelque état que l'on soit. Telle est pourtant l'escorte avec laquelle un homme riche s'applaudit d'arriver sur son domaine, quand il daigne l'honorer de sa présence.

Une fois arrivés au village, ses laquais, souvent mieux mis que lui, sont des hommes importans. Le galon bigarré qui les flétrit, y devient une marque d'honneur. Ils y tiennent, sans contredit, le premier rang, & fixent tous les regards. La propreté de leur ajustement, leur taille, la supériorité qu'ils affectent sur les paysans, subjugue les paysannes qui prennent garde à tout.

Malheur alors à la vertu armée d'un peu de fraîcheur & d'agrément. Malheur à l'innocence parée de la jeu-

nesse & affaiblie, plutôt que défendue par les graces de cet âge. Elle est bientôt séduite & empoisonnée. Il ne reste à celle qui en jouissait que des regrets ineffaçables & des douleurs honteuses. Elle finit par porter à l'hymen, quelquefois même sans le savoir, des fleurs qui ne devraient point croître sur son terrein, & qui en bannissent à jamais l'amour. Heureux encore quand elle ne cede pas à la tentation de venir à la ville trafiquer des charmes qui l'ont perdue, & faire partager au public les suites de sa faiblesse !

De prodigieuses armées, sous l'uniforme de l'esclavage, travaillent donc à faire ainsi regorger aux environs des capitales le poison qui y fermente. Il faut leur associer encore dans cette fonction un autre ordre d'esclaves plus noble en lui-même, quoiqu'assez peu considéré dans la réalité. Il faut leur joindre ces automates qui entrent dans la composition de ce qu'on appelle un régiment, & dont les ressorts une fois montés, leur font exécuter avec assez de justesse un certain nombre de mou-

vemens connus ſous le nom d'*exercice*.

Ceux-là, avec la propriété de manier un fuſil ou une bayonnette, ont encore de plus que les autres celle de recevoir & de diſtribuer par-tout les préſens funeſtes dont nous parlons. C'eſt par leur ſecours que la Cacomonade pénetre dans les provinces les plus reculées. Ils la font tranſpirer dans les cantons où l'or même peut à peine trouver accès.

Ce ſont évidemment des crimes qu'ils commettent contre le genre humain : mais il eſt difficile de décider s'ils ſont en cela plus coupables que malheureux. Il eſt ſûr que le mariage ne convient pas au ſoldat. Il eſt encore plus ſûr que le célibat néceſſite ſon libertinage. Il ne l'eſt pas moins que ce libertinage a pour lui & pour tous les pays où il paſſe, les ſuites les plus effrayantes. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner l'état des places de guerre & des environs.

Un ennemi caché s'y gliſſe tous les jours, malgré les ſentinelles qui les gardent. Il y regne avec plus d'empire

que les lieutenans de Roi. La vigilance de ceux-ci eſt inutile pour l'écarter. Il a des intelligences parmi les officiers même qu'on y pourrait employer. Comment d'ailleurs empêcher des jeunes gens, dans la force de l'âge, de ſe livrer à une fougue nourrie par l'oiſiveté dont ils ſe font honneur ? Comment réprimer des deſirs rendus furieux par un tempérament long-tems contenu, ou par l'habitude de la débauche ? Ni le châtiment des malheureuſes qui les infectent, ni les longs ſupplices par leſquels il faut expier une faibleſſe d'un inſtant ne les garantiront jamais de la rechûte. Un ſoldat ſe croit fait pour jouir du préſent : il eſt deſtiné à braver les périls, & il ſe fait un mérite de les braver en tout genre.

Ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt qu'en ſe gâtant ainſi, le ſoldat gâte à ſon tour. Ils acquierent, comme Midas, la faculté de communiquer à tout ce qu'ils touchent, la vertu qu'ils ont reçue. Par-là, le ſéjour d'une armée dans un pays, même ennemi, y devient plus

funeste que les plus affreux ravages de la guerre. Ce n'est pas ce qu'elle en emporte qui y fait une plaie incurable, c'est ce qu'elle y laisse.

Il est vrai qu'elle en est bientôt punie. Les femmes de ce pays s'arment à leur tour de ce fléau qui les a blessées, comme le président de Montesquieu dit que le despotisme s'arme de ses chaînes & en devient plus terrible. Elles en frappent au passage les soldats qui s'en étaient garantis, ou débarrassés. Cette circulation meurtriere entretient dans les troupes une peste plus redoutable que l'artillerie la mieux servie.

C'est encore ce que savent tous ceux qui ont fait les dernieres campagnes. Les Paysannes Allemandes étaient devenues, comme les Dames Romaines, le plus sûr rempart de leur patrie. La douceur des Hessoises apprivoisées était plus à craindre que l'épée de leurs compatriotes. Une seule Vestphalienne causait plus de désordre, & remplissait plus les hôpitaux que les efforts d'un détachement Hanovrien.

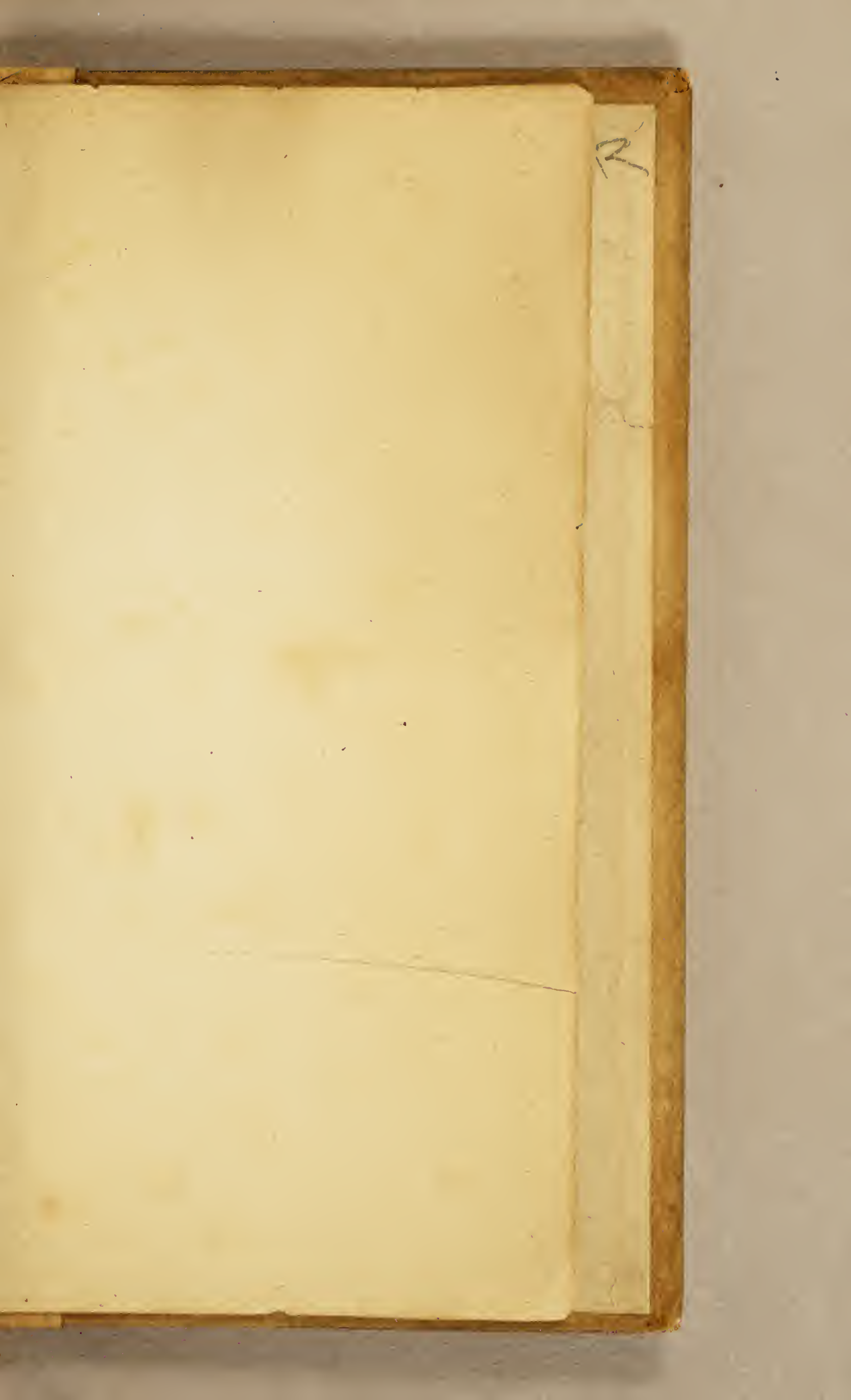
Voilà, mon cher ami, des faits réels,

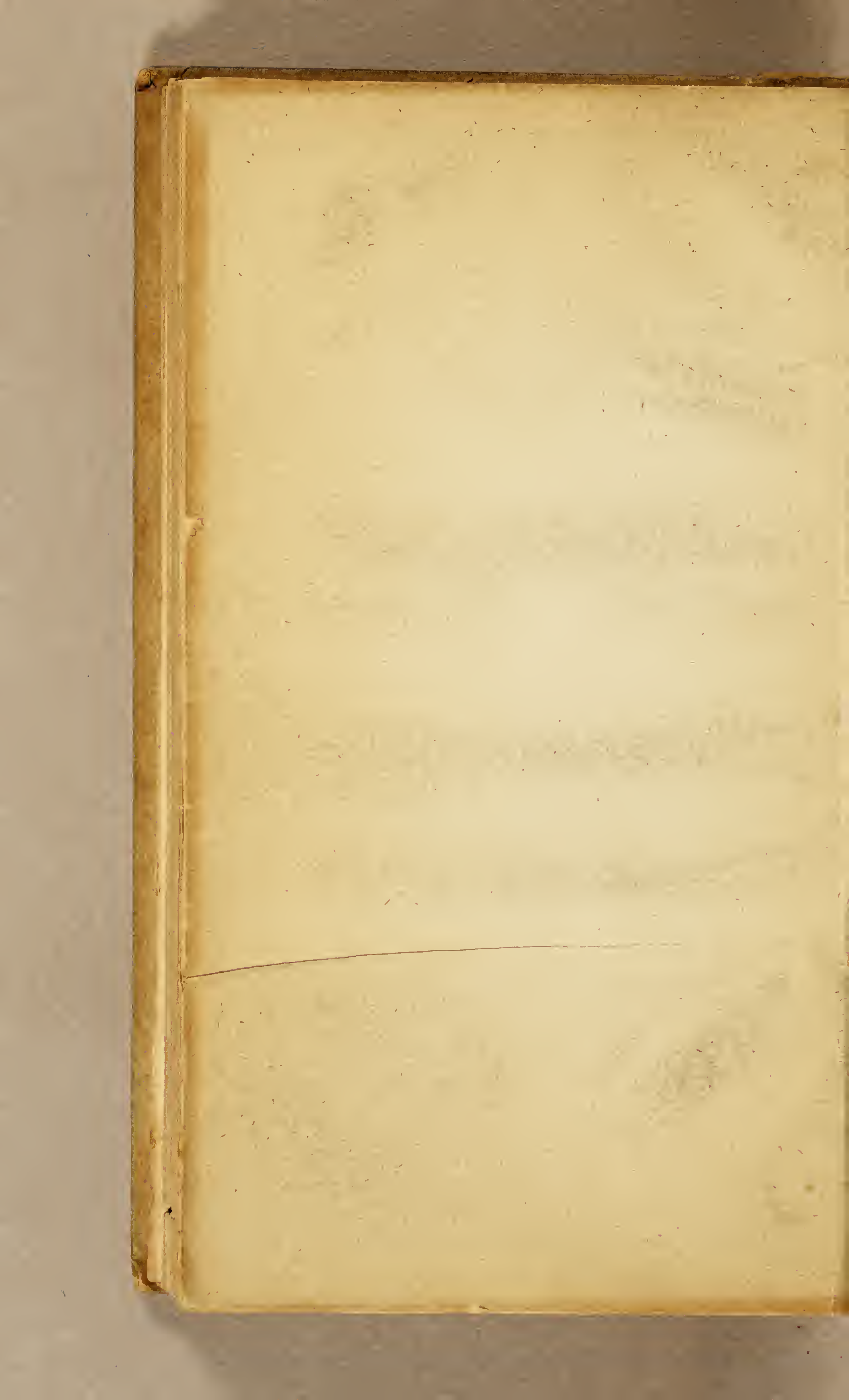
E767
L755C

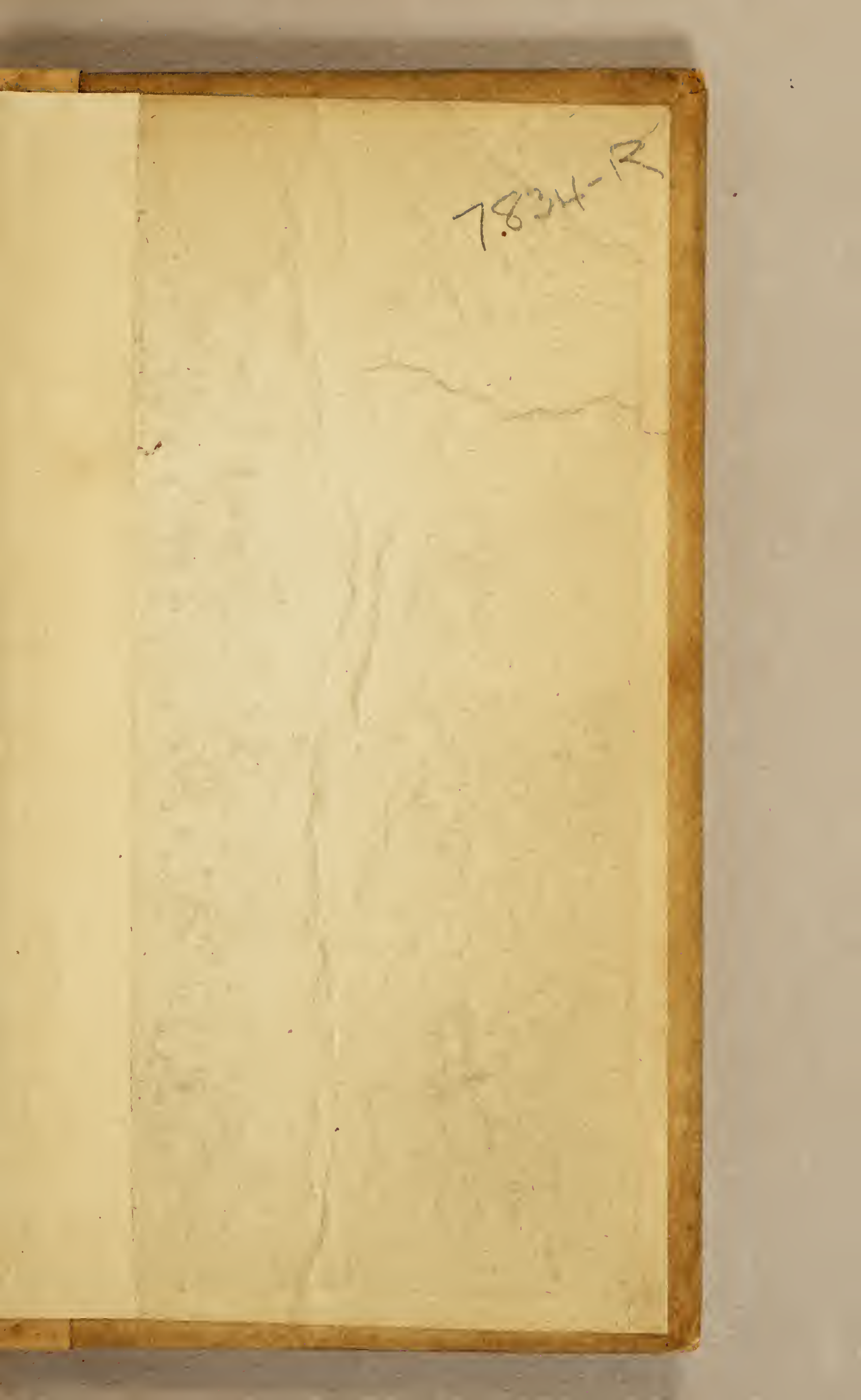
73-69
30 oct.
LC Harp.

évidens, dont il n'eſt pas poſſible de douter. Ils ſe paſſent ſous nos yeux, & il n'y a malheureuſement que trop de témoins capables d'en certifier la réalité. De tous les objets de réforme dont on s'occupe dans ce ſiecle philoſophe, c'eſt peut-être le ſeul auquel on ne penſe pas, & c'eſt cependant à coup ſûr le plus eſſentiel. Les autres n'intéreſſent que le bien-être moral des hommes. Celui-ci touche à leur exiſtence phyſique. Les abus dans les finances, dans l'adminiſtration politique ſont ſûrement exagérés. Les maux qu'ils produiſent ſont peut-être douteux, ou du moins les corrections pourraient fort bien devenir encore plus fâcheuſes. Il n'en eſt pas de même ici. Le mal eſt certain. La néceſſité du remede eſt preſſante, & ſon application ſerait ſans contredit le plus utile ſervice que l'on puiſſe rendre à l'humanité.

FIN.






7834-R